

## **PARTIE II — EXIL**

### **Voyage 1 — L'exil pille les vies.**

L'exil pille les vies. Dans les écrans des smartphones, sur internet, perdus dans les villages africains, ils voient cette opulence européenne. Ces selfies de cousins éloignés devant la tour Eiffel, diffusés sur les réseaux sociaux. Cette richesse. Ces sourires sur des femmes magnifiques. Des jeunes hommes noirs bien habillés, tout sourire. Joie et bonne humeur. Ils imaginent qu'en Europe, tout est possible, bien loin d'imaginer que la folie cisaille le décor de la route de l'enfer menant de l'Afrique du Sud jusqu'en Grèce, en Italie ou en Espagne. C'est une triste épopée contemporaine, trop banale aujourd'hui, pour que nous prenions réellement conscience de cette tragédie. La stratégie de la politique européenne est de lutter contre la migration ; de la repousser en laissant crever les corps dans le désert. Stopper ces images de cadavres abandonnés sur les plages des stations balnéaires. L'opinion publique s'habitue à tout, mais il ne faut pas la choquer. Nous accepterons l'inacceptable tant que nous ne côtoyons par les morts. Cachez-nous cette misère !

Ces êtres humains qui décèdent à nos portes paraissent si loin de nous, et pourtant, ils sont si proches. En prenant cet aller simple pour l'inconnu, ils se savent condamnés comme des gens préparés à mourir en mer ou dans le désert. Ils remettent leur sort aux mains de Dieu. C'est tout. Ils seront dès lors comme des fantômes dans la nuit. Une cohorte de gens errent dans un désert formant un grand territoire mort. Dans cette misère humaine qui voit se briser des milliers de rêves, l'abandon est total. Et puis... pour les survivants... des corps malmenés sans aucune pitié. Violés. Torturés. Pillés. L'horreur pure et dure. Des femmes vendues sur des étals comme du poisson. Pour les familles qui encouragent le départ d'un enfant ou d'un père, le deuil est impossible. Aucune piste, aucun indice, aucun témoin, aucune nouvelle. Combien attendent ?

Sur les côtes méditerranéennes, les trafiquants d'être humains remplissent les bateaux pneumatiques de fortune. En moyenne, huit à dix personnes au mètre carré. Des femmes, des bébés, des enfants. La plupart du temps, la traversée est simplement impossible. Elle est techniquement impossible ! Ils sont condamnés avant de partir. Les adultes respirent ce goût menaçant de la mer et s'embarquent sous la contrainte des armes à feu des passeurs. Sur nos ordinateurs, à côté des photos de *people*, ils seront dans notre fil d'actualité comme des morts sans visage. On refuse d'y croire. On refuse de voir la réalité. Ouvrir les yeux est très douloureux. Européen. Citoyen du monde. Etre humains. Pères. Fils. Frères. Etc. Chers amis, que vous le vouliez ou non, nous avons tous un manteau lourd de responsabilités.

Les jeunes migrants qui survivent, surnommés les miraculés, arrivent, en Italie ou ailleurs, pour être placés dans des centres d'accueil. Après s'être arrachés de l'Afrique, arrachés de la mer, ils comprennent que l'Eldorado n'existe pas. Dans les centres de détention, ils perdent leurs journées à attendre. Papiers ? Travail ? La plupart seront ramenés chez eux au bout de longs mois d'ennui.

L'exil pille les vies et recrache son venin raciste. L'exil est un départ. Quand les jeunes européens rêvent de quitter leurs nids douilletts pour affronter les difficultés, et essayer de devenir des hommes, les jeunes cabossés qui ont grandi trop vite rêvent de stabilité. Ils fuient la mort quand d'autres fuient la vie trop facile. Tout est contraste et équilibre. Complexité de l'existence humaine. Insatisfaction. Recherche du mieux. Soif de richesse, de reconnaissance, de gloire. Ici, des jeunes jouent avec le feu en défiant la mort dans des sports extrêmes ou dans l'absorption de toutes sortes de drogues. Là bas, on leur brûle les ailes et on les regarde souffrir. Ils voulaient juste vivre et on leur a fait comprendre qu'ils n'étaient pas à leur place, qu'il fallait fuir et dans cet exil, ils ont connu la folie et la barbarie de l'homme. Et ici ...

L'exil est un traumatisme. L'exil pille les vies.  
Je vous souhaite bonne lecture.

## **Voyage 2 — Le récit de Moussa Bangoura — 08/03/2019**

### **1.**

Moussa et Kadiatou Bangoura avancent, têtes baissées. Ils ont fui leur habitation de fortune à Coronthie, un bidonville de Conakry en Guinée. Leur quartier allait être rasé pour supprimer le risque d'une épidémie d'Ebola. Il aurait fallu fuir, une nouvelle fois. L'horizon était complètement bouché. L'urgence était partout, à leurs portes, à leurs fenêtres, jusque dans les rayons écrasants du soleil miséricordieux.

Leur père a disparu et leur mère vend des légumes sur le marché pour survivre. Aucune alternative à leur jeunesse. Tout est à construire et pourtant ils ont déjà terriblement vécu. Ils ont l'expression de ceux qui ont grandi trop vite ; tristes regards d'adultes dans des corps d'enfants.

Ils marchent sur les routes cabossées, noyées dans la moiteur de cette métropole. Au milieu des embouteillages de carcasses rouillées, longeant les habitations en ruines, ils fuient. Dans l'attente d'un monde moderne, tout est chloré pour tenter de combattre le virus — les voitures, les mains et les semelles de chaussures. Ils reviendront plus tard, les poches pleines.

Les pas s'allongent. Au sol, leurs ombres s'étirent. La sueur dégouline sur les visages enfantins. Comme un accord avec sa famille, Moussa, quinze ans, doit quitter ce pays gangréné par le chômage et l'analphabétisation. Gagner sa vie ailleurs et envoyer de l'argent tous les mois. Son oncle a largement contribué aux dépenses pour assumer les frais du voyage en lui versant 480 000 francs CFA dans un portefeuille en cuir. Sa mère lui a offert sa seule richesse : un téléphone portable avec le numéro d'une connaissance en France enregistré à l'intérieur. Moussa ne peut pas décevoir les espoirs de sa famille. Il doit réussir ! Réussir le rêve guinéen !

Il ne devait pas partir avec sa sœur, mais elle était venue en l'implorant. Comme des milliers de gamines, elle était destinée à un mariage forcé et serait excisée. Quatorze ans. Elle accoucherait dans le centre mères et enfants Bernard Kouchner de Coronthie et en cas de problème, elle devrait payer une fortune (en cash) pour bénéficier d'une césarienne. Moussa devinait son destin figé. Il l'avait prise dans les bras et des larmes avaient sillonné leurs joues respectives. Depuis ses premiers pas, sa petite sœur était son double ; sa confidente ; sa meilleure amie. Comment aurait-il pu partir sans elle ? Vivre sans elle ? Et puis, terrorisé par ce voyage à travers l'Afrique, il lui fallait une compagnie. Avec elle, tout serait plus facile ; ils seraient plus forts ! Ils iraient plus loin ! D'un commun accord, le jour du départ, ils s'étaient retrouvés à un carrefour du centre-ville.

En quittant Coronthie, ils évoquent toutes les vidéos visionnées sur les réseaux sociaux. Tous ces jeunes qui ont réussi à trouver une stabilité et une vie en Europe, notamment en France — ce pays où ils parlent la même langue que chez eux. Là bas, tout semble plus facile. Le gouvernement n'est pas corrompu. On ne charcute pas des gamines sous couvert de la tradition. Le travail existe. On peut construire une famille plus sereinement. La preuve ? Tous ces jeunes qui sont partis avant eux et qui ne sont jamais revenus ! Ces artistes connus, ces footballeurs riches et célèbres, tous ces gens qui ont la même couleur de peau qu'eux. Ces travailleurs en provenance de Guinée. Pourquoi pas eux ? Moussa et Kadiatou aussi rêvent d'une vie plus paisible. De diplôme. De travail et de paix.

En quittant en bus les bidonvilles et les habitations de fortune - bâches bleues, taules ondulées, bouts de bois, etc., le paysage s'élargit. Au loin, ils aperçoivent des cascades vertigineuses qui tombent des montagnes abruptes. Des champs de manioc. Puis des rizières au vert tendre. Plus

tard, l'immense étendue de la brousse envahit le décor. Elle sort du cadre, bondit sur la route.

Après six heures de trajet, ils descendent et continuent à pied au bord des pistes rouge-ocre. Ils traversent des villages où des hommes en tunique, pantalons et bonnets blancs immaculés signalant leur précédent pèlerinage à La Mecque, rejoignent les mosquées flambant neuves (les seuls édifices en dur dans certaines localités traversées). D'autres hommes marchent au milieu de nulle part, souvent un vieux fusil de chasse en bandoulière. Des femmes drapées dans des voiles noirs recouvrant jusqu'à leurs yeux. Des véhicules en panne sur le bas-côté. Puis ces forêts étouffantes dans lesquelles les machettes trouvent leurs frénésies. En contre bas, ces petites rivières comparables **à des rubans délicats étincelant à travers** la brume. Plus loin, ces larges fleuves marron grouillant de caïmans puis des montagnes et, dans le ciel, des nuages cotonneux.

Les empreintes des chaussures creusent inlassablement la route et les silhouettes des deux enfants disparaissent dans le soleil couchant. Ils marchent vite, sans se retourner. Moussa a peur de regretter, de se faire rattraper par sa mère. Des voitures filent à vive allure, certaines surchargées, les bas de caisse frôlent la terre.

En soirée, un rideau de pluie les pousse à se réfugier sous un porche d'une habitation déserte. La porte est fermée par un verrou rouillé. Les vitres sont fêlées, mais des barreaux protègent l'entrée. Ils se blottissent sur les marches, l'un contre l'autre, comme deux frères. Le jour étire ses derniers rayons et disparaît en éclairant un incroyable plafond étoilé. Aucune lumière hormis celle du ciel. Ils mangent un morceau de pain et boivent un peu d'eau. Ils sourient, heureux d'être en route pour une nouvelle vie.

## 2.

Durant vingt jours, chantant à tue-tête, Moussa et Kadiatou traversent le pays de leur enfance le sourire aux lèvres. Accompagnés parfois par des enfants ou d'autres migrants, ils accélèrent la cadence. Alternant marches et trajets d'autobus serrés à côté d'autres Guinéens, chacun rêve à ces photos de France publiées sur le compte instagram d'un cousin. Bientôt, la pauvreté qui gangrène leurs quotidiens sera loin derrière eux.

Sur le toit d'un vieux rafiote, Moussa serre fort son portable dans sa main. Kadiatou agrippe l'épaule de son frère à chaque secousse ; les chemins de terre souvent étroits sont boueux et défoncés. Ils regardent les maisons et les toits de tôles ondulées et rouillées par la pluie et ils rêvent. Une fois n'est pas coutume, le bus est en panne. Terminus.

À pieds, ils suivent la piste en direction du Mali. Ils traversent des villages avec les petites habitations rondes, en terre, recouvertes de chaume. À proximité, des groupes de touristes près d'un bus climatisé, des blancs pour la plupart. Ils photographient les habitants pour ramener un peu d'Afrique dans leurs bagages, un peu d'exotisme aux relents de pauvreté. Témoigner. Gonfler leur héroïsme d'être venus si proche de cette misère. Affronter le grand frisson ! Ils partiront tous avec le même cliché — les enfants aux visages malpropres posant à côté du blanc impeccable. Le constat est troublant, gênant. De retour chez eux, avec leurs amis, ils animeront des débats au sujet de ce pays fantastique en difficulté, triste et laissé pour compte. Autour d'une bonne bouteille de vin et d'une fine charcuterie, ils diront « Pourquoi la Guinée est l'un des pays le plus riches d'Afrique et son peuple l'un des plus pauvres du monde ? ».

Le frère et la sœur longent des étendues de forêt tropicale, la savane tout autour d'eux. Dans les arbres, des chimpanzés les toisent et les adolescents grimacent à leur tour. Ils accélèrent et chantent encore, le sourire ourlant leurs lèvres. Nés à Conakry, peuplée de trois millions d'habitants, ils respirent, ils ouvrent leurs bras et hurlent leur liberté. Leur exil !

Comme des hommes libres, ils dorment sous des arbres gigantesques. Effrayants selon

Kadiatou, fascinants selon son frère. Toute la nuit, elle se blottit contre lui. Pour Moussa, les baobabs lui rappellent ce conte africain parlant des éléphants qui se transforment en arbre. Tout est enfance et ils sont encore de grands enfants. Au réveil, ils s'amuse, ils dansent lorsqu'ils entendent des percussions au loin.

Au fil des jours, ils sont absorbés par ce décor exceptionnel et lorsque l'obscurité surgit, ils ont l'impression de disparaître. De devenir ce décor mis en lumière par les étoiles au plafond.

Ils rêvent de Tour Eiffel, de Champs Elysées, de nourriture abondante, de carrière en informatique, de travail dans une start-up. Longeant des rivières, ils s'entraînent à parler français en rejetant leurs accents africains et cela les fait sourire.

À quelques kilomètres du Mali, Kadiatou décide d'ouvrir la marche en réalisant de grandes enjambées comme si elle voulait quitter la Guinée le plus rapidement possible. Moussa la rejoint et ils se mettent à courir à perdre haleine comme lorsqu'ils étaient gamins sur les grandes plages ; livrés en totale autonomie, ils jouaient avec tous les autres enfants au milieu des déchets jonchant ces étendues désertes.

À trois kilomètres de la barrière notifiant l'arrivée au Mali, l'espace est envahi par les détrit. Les camions sont en transit, poussiéreux. Les moteurs rugissent. La cohue est réelle. Des hommes se poussent, s'injurient. Les regards sont pesants, insistants. Kadiatou, légèrement voilée, modère son enthousiasme et laisse passer Moussa en tête. Son frère respire fort en tenant leurs papiers d'identité dans la main. Dans la poche secrète de son caleçon, il a glissé le portefeuille en cuir et le téléphone.

### 3.

À la frontière, des policiers corrompus avaient zieuté sa sœur et Moussa avait bombé le torse. Il fallait payer le passage en terre malienne, payer de n'importe quelle façon. Moussa était trop naïf pour imaginer la cupidité des douaniers. Comment aurait-il pu imaginer pareille déviance ? Ils étaient mineurs et leurs visages enfantins prouvaient leur bonne foi. En serrant les lèvres, Moussa leur avait versé la somme exigée : 20 000 francs CFA. Lorsqu'ils récupèrent leurs papiers d'identité, un policier les avait appelés. L'arme à la main, le regard noir. Ils s'étaient rapprochés d'un mur et Moussa fut accusé de proxénétisme. Kadiatou se défendit, mais l'homme menaçait son frère de prison, de torture. Ils n'eurent pas le choix, 20 000 francs CFA supplémentaires.

Ainsi, ils avaient pénétré le Mali avec une boule au ventre et à présent les pas sont moins sûrs. Dans les pensées, l'expression « si j'avais su » résonne. Elle tourne en boucle jusqu'à causer des maux de tête gênants alors, ils s'arrêtent de plus en plus souvent. Ces pauses dans des bars de fortune pour recharger le téléphone sont synonymes de repos et d'encouragements. Sur des vieilles chaises en plastique, ils se sourient et fredonnent des chants non plus pour se donner de la contenance par rapport aux étrangers autour d'eux, mais pour sentir gonfler dans leur corps ce courage. Cette force d'aller un peu plus loin. Cette énergie ! Cette jeunesse ! Du bout des lèvres, ils se soutiennent mutuellement. Dans les craintes de sa sœur, Moussa puise les dernières forces en lui. « Si j'avais su ».

Il leur faut rejoindre Gao.

- Là bas, il y a des départs tous les jours. Cinq cents migrants par mois.
- J'ai peur Moussa.
- Je te protège ! Quoiqu'il arrive !

À force de rencontres frauduleuses, ils apprennent à se méfier des regards envieux, des gens sans le sou, des flics corrompus, des fous, des pervers. Etre ensemble les rassure.

Un dimanche soir, à la tombée de la nuit, il prépare des provisions et monte sur le toit d'un camion bringuebalant. L'engin démarre au quart de tour. Un type surgit de nulle part et leur arrache leurs sacs plastiques remplis de provisions avant de sauter au sol. Ils n'ont aucune possibilité de lui courir après. Le voyage est en route, aucune pause, aucun retard. Il aurait fallu descendre et perdre les 50 000 franc CFA donné aux chauffeurs. Autour, les autres clandestins avaient baissé la tête ; honteux. Lâche de ne pas aider ces enfants livrés à eux-mêmes ; embarrassés de leurs propres faiblesses.

Le jour se lève. Là haut, sur le toit de leurs misères, ils sont collés les uns aux autres. Serrés à des types crasseux dont les odeurs de transpiration sont excessives. Le voyage est parsemé d'embûches et ils découvrent le véritable sentiment d'avoir faim et l'atroce soif. Au bout de vingt heures, la voix est éraillée, le souffle court. La route est toute droite, elle n'en finit plus de s'étirer. Encore et encore. Il leur semble que toute l'Afrique défile autour d'eux.

Soudain, le camion s'arrête.

Le moteur fume.

Les passagers descendent.

Il faut continuer à pied.

Moussa comprend que la route traverse une partie du désert. Où sont-ils ? Ils hésitent à prendre le téléphone mais les hommes sont prêts à tout. Attirer par l'argent, ils sont des bêtes sauvages. Dans leurs yeux, la laideur de l'humanité. Moussa baisse la tête, le sable s'infiltrer de partout.

En fin de journée, une voiture s'improvisant taxi s'arrête à leur niveau. Ils hésitent. Après tout, Allah les préserve. Ils montent et versent trente mille francs CFA au conducteur. Durant le trajet, les contrôles militaires se succèdent. En arrivant, ils remercient Dieu d'avoir mis cette voiture sur leur chemin sinon ils auraient été capturés par l'armée ; rapatriés en Guinée.

Sur la route de Gao, des animaux traversent sans arrêt. Les maisons n'ont qu'un étage et sont construites avec des briques à base de sable. Moussa s' imagine dans une maison où ils pourraient vivre tranquillement, en sécurité. Se prélasser sur un canapé, le ventre plein, respirer sans craindre qu'un individu désire lui voler un peu d'air, un peu d'eau, un peu de confort. Moussa rêve et quand il chasse toutes ses pensées, il découvre qu'il tremble de peur.

Kadiatou regrette. Elle avait voulu partir avec Moussa pour trouver l'Eldorado européen, mais personne ne lui avait parlé de ces obstacles. De cette rage qui transpirait dans le regard des douaniers. De ces pulsions malsaines des hommes. De cette folie. Les femmes avancent tête baissée, sous des voiles imposants. On ne discerne qu'un minuscule morceau de pupille et l'effroi qu'il provoque lui glace le sang.

Dans les villages, il y a de moins en moins d'hommes. Uniquement des femmes, des enfants et des personnes âgées. A priori, ils ont tous tenté leurs chances en Europe. Ceux qui restent ont la réputation d'hommes à femmes ou d'hommes sans ambition.

#### 4.

Tout près d'un cimetière — à croire qu'il s'agit d'un présage —, ils montent dans la benne d'un pick-up en versant 50 000 francs CFA au chauffeur. Ils glissent sous la bâche comme deux cadavres qui pénétreraient dans leur tombe collective. Serrés l'un contre l'autre. Souffle contre souffle. Comme des chiens. La première étape est Kidal, à 650 kilomètres de Gao, près de la frontière algérienne.

La nuit est tombée, effaçant les couleurs et toute perception du paysage. Par le petit trou sur la bâche permettant de voir l'extérieur, l'obscurité s'engouffre comme un virus. Le froid est terrible et ils envient le soleil des jours heureux, celui du continent rêvé.

Dans cette nuit sans fin, Moussa motive sa sœur en lui rappelant qu'en Europe on peut gagner en un jour ce qu'il gagne ici en un mois. Elle ne répond pas. Immobile, recroquevillée sur elle-même, compacte et froide comme une boule de métal. Son corps s'est terriblement amaigri. Les joues mangées par la fatigue et les traits de son visage sont comme coupés à la machette par l'absence de nourriture. Moussa ne peut rien faire. Les rations sont strictes et l'errance est infinie. Où vont-ils ? Survivront-ils à cette épreuve ? Est-ce que Dieu leur offrira sa clémence ? Le hasard guide leurs pas.

Impossible de dormir. Les yeux ouverts, Moussa regrette ce départ et la compagnie de sa sœur. S'ils meurent, ce n'est pas seulement sa propre vie, mais la sienne qu'il supprime aussi. Il aura non seulement échoué, mais il aura aussi sali sa famille. Les pensées l'assaillent. Il est fiévreux. Dans cette obscurité relative, Kadiatou tente de sourire. Son frère voit ses dents blanches et cela lui réchauffe le cœur ; sa beauté est comme un rayon de soleil. Il s'excuse. Rigole. Renifle fort. Se frotte les yeux. Se gratte la tête. Oui, il perd la tête. Il voudrait pleurer, mais en tant que grand frère, il doit montrer l'exemple. Rester fière. Il s'endort finalement à l'aube sous le lourd manteau de la culpabilité.

Il se réveille lorsque la chaleur cogne avec cruauté contre la bâche. Où sont-ils ? Sa sœur regarde par le petit trou.

– Que vois-tu ?

– Rien.

Moussa prend sa place et témoigne du néant, du silence des dunes sablonneuses et leur éternité vertigineuse. Il regarde quelques minutes ce théâtre des collines silencieuses.

Ils ne parlent pas, les températures excessives dans la benne imposent le silence. En sueur, les ventres noués, ils terminent les dernières gouttes d'eau de leurs bouteilles. Pensant à leurs mères, ils prient. Ils ont quitté le parfum de la Guinée pour voyager comme des bêtes.

Le moteur s'arrête. Des voix dans une langue inconnue leur ordonnent de sortir. Le ventre de Moussa se crispe. Il respire fort et se concentre sur toutes les forces physiques et mentales en lui. Ils n'ont pas le droit à l'erreur. Une mauvaise rencontre peut leur voler leurs économies, ils deviendraient alors comme des milliers d'autres, de simples errants, prisonniers du voyage.

Ils soulèvent la bâche.

Le soleil les éblouit.

Ils descendent, hésitants.

Face à lui, trois Arabes lourdement armés, devant une autre voiture, jettent des regards salaces à Kadiatou. L'air du dehors cogne les tempes et vrille le crâne de Moussa. Il voudrait partir en courant en portant sa sœur sur ses épaules comme lorsqu'ils étaient encore enfants, sur la plage. Il voudrait retourner dans leur bidonville en un claquement de doigts. Dans ces regards vicieux, il comprend qu'il la conduit en enfer. Dans une voie sans issue. Il n'avait pas soupçonné la laideur des hommes. La folie des hommes ! Tout près, ils fourmillent de désir. Ils transpirent, malsains.

Le passeur, d'un geste très théâtral, leur présente la douane volante. Muets comme des pierres, les mots ne sortent pas. Le vent leur sèche la bouche. Moussa regarde les gourdes des hommes — soi-disant des flics — et il rêve d'un espoir. D'un soupçon d'humanité.

Sous les yeux hallucinés des deux adolescents, le Malien récupère une liasse de billets et monte dans le véhicule. Le pick-up s'ébranle. L'accélération est si forte qu'une partie de la bâche se soulève. La poussière s'élève au-dessus du 4X4 disparaissant dans le désert.

Moussa sent le contact de la main de sa sœur, comme si elle voulait qu'ils soient soudés, à tout jamais. Il aurait préféré que le néant engloutisse son histoire. Qu'il ne soit jamais venu ici.

Une fois le véhicule loin, le silence les avale.

Puis tout s'accélère. Moussa est saisi et jeté sur la banquette arrière de la Mercedes. Autour, hormis une automobile rouillée, rien. Le grand vide. L'un des types a attaché Moussa à la portière en lui crachant dessus. Il l'insulte de sale nègre en le déshabillant. Il sourit lorsqu'il trouve le porte-feuille en cuir et le portable. Moussa se débat et l'autre lui tombe dessus comme un orage. Il cogne, de toutes ses forces.

Les deux autres ont agrippé Kadiatou et malgré les hurlements atroces, ils lui arrachent les vêtements. Une main encercle son cou. Un bras saisit une jambe. Et l'autre. Ils la maintiennent de force allongée sur le capot. Ils lui renversent la nuque en arrière de manière à ce qu'elle puisse voir son frère à moitié mort dans la voiture. Moussa, la chair déchiquetée, continue à geindre par sursaut. Kadiatou voudrait perdre connaissance. Mourir. Elle est perdue entre l'urgence et la peur. Son frère ouvre les yeux et leurs regards en disent long. Soudain, sa sœur cesse d'hurler, résignée. Les pantalons baissés, les hommes nourrissent cet impérieux besoin de dominer. Sous un soleil écrasant, ils la violent chacun leur tour.

## 5.

– kahloucha !

C'est le premier mot qu'entendent Moussa et Kadiatou. Noire ! Nègre ! Ils sont poussés comme des bêtes derrière un enclos, parqués avec d'autres clandestins dans un ghetto de Guinée.

Kadiatou soigne les plaies de son frère pour oublier les siennes. Moussa, le corps à la chair tuméfiée reste allongé sur un tapis toute la journée. Sa sœur lui porte de l'eau à ses lèvres. Elle lui caresse la joue et lui croit voir sa mère. Il ne veut plus revenir à la réalité de ce voyage. Il désire rester évanoui ; loin de cette Algérie. Il en rêve. Il se rappelle. Écrasé sur la banquette arrière, les yeux baignant dans le sang, on l'avait forcé à regarder. Son champ de vision s'était brouillé. Le type lui maintenait la tête, le giflait. « Regarde ! » Moussa voulait mourir. Ses yeux s'embrumaient. Tout disparaissait. Les silhouettes devenaient ombres et les larmes de sang ruisselaient sur ses joues bouffées par l'errance. S'il survivait, il devrait se venger pour lutter contre sa propre folie.

Au bout de deux jours, aidé par Kadiatou, Moussa se lève et réalise quelques pas. Il ne parle pas. Sa respiration est lourde, presque douloureuse. Un type leur explique que sans papiers, ils n'ont aucun droit ; pas de sécurité, pas d'accès à la santé, pas d'avenir... et surtout aucune dignité.

La situation est surréaliste. Dans le camp, la tension est palpable. La cohabitation est explosive. Les regards sont durs. Chacun a connu l'enfer et ce sont des ténèbres qui jaillissent des regards, rien d'autre.

Moussa réagit au bout du troisième jour. Pour survivre, ils doivent travailler. Pour fuir, ils doivent payer. Autour d'eux, tous les autres migrants sont employés comme manœuvres sur des chantiers et collectent la somme de cinq euros par jour. Occuper l'esprit. Penser au départ. Ils se sont fait voler leurs vies, le porte-feuille en cuir, les économies et le téléphone portable. Tout est à reconstruire. Combien de temps faudra-t-il pour oublier ? Passer à autre chose ? Pour amasser les sommes nécessaires pour fuir ce continent ? Accomplir leur destinée ?

Au bout d'une semaine, Moussa est envoyé dans la périphérie de Tamanrasset pour travailler sur la chaussée. Son corps lui inflige des souffrances terribles. Dans la matinée, un gars de vingt ans vient le battre avec un gourdin en lui hurlant d'accélérer. Moussa creuse une tranchée comme s'il réalisait une tombe. Survivre, ces mots résonnent sans cesse. Survivre, encore. Pour l'instant, il ne songe pas à une éventuelle vengeance. Survivre. Pour elle.

Au camp, Kadiatou s'occupe des enfants. Elle leur donne des cours de français, leur inculque les bases de savoir-vivre en collectivité. Elle transmet le savoir que sa propre mère lui avait enseigné naturellement. Dans ces moments incroyablement humains, elle revit. Oublier. Rayer

de ses souvenirs la barbarie de ces hommes. Ils avaient voulu lui arracher son humanité, mais ils n'y étaient pas arrivés.

Deux mois s'écoulaient. Kadiatou devient de plus en plus belle. Les traits de son visage s'épaississent, sa poitrine prend forme, doucement. Ce voyage la transforme. Ses yeux sont vifs, nerveux ; les épreuves l'endurcissent. Elle devient une femme ; une guerrière qui se vengera de ses bourreaux.

Moussa travaille sept jours sur sept. Dès qu'on lui permet, il se renseigne sur la façon la plus aisée et la moins coûteuse de quitter ce continent. Sur le chemin de leur labeur, un homme lui explique :

– il y a deux entraves espagnoles au pays marocain. Ceuta et Melilla. Deux frontières à escalader. Tous les jours, ils sont des centaines à tenter l'assaut des grillages de six mètres de haut pleins de barbelés. Dormant sous des couvertures dans la forêt avoisinante, ils construisent des échelles, comme au temps des invasions de châteaux. La police marocaine tire à balle réelle. C'est à celui qui sera le plus rapide. Une fois un pied sur le sol espagnol, c'est gagné. La police vous prendra en charge, les mêmes hommes qui tiraient au fusil lorsque les corps étaient suspendus tout en haut !

Moussa écoute en baissant la tête. Jamais il ne conduira sa sœur dans ce guet-apens.

– Et la mer ?

– Il faut prendre un bateau en Libye... C'est plus cher, mais apparemment moins risqué.

Moussa prend sa décision sur ces routes cabossées ; amasser assez d'argent et fuir, encore une fois.

Un soir, des gars emmitoufflés dans des kéfiés pénètrent le camp et menacent la foule avec leurs armes. Ils installent des projecteurs et exigent que des femmes se mettent nues au milieu de la cour. Ils sourient en toisant la foule. Ils testent les réactions des hommes. Jouent avec leurs nerfs.

Moussa désire prendre la douleur de Kadiatou. L'humiliation est trop forte. Les larmes sur les joues roulent et tombent sur sa poitrine, nue. Ils sont perdus dans le silence du monde et seuls les rires machiavéliques des bourreaux ivres décorent cette nuit sinistre. Dans la forêt de sa responsabilité, Moussa souhaite abattre tous les arbres. Labourer le sol. Arracher les strates et creuser jusqu'au noyau de la Terre. Comment ? Les femmes à la peau d'ébène, belles comme mille soleils noirs, dandinent d'un pied sur l'autre, maladroitement. Au bout d'un moment, tout le monde se met à pleurer.

Trois femmes sont capturées.

La lumière s'éteint.

Des cris, beaucoup de cris.

Des tirs de sommation puis une balle dans la poitrine d'un père qui s'approche trop près en hurlant.

L'Africain s'écroule dans la poussière et les portes se ferment.

Le lendemain, les trois femmes reviennent, brisées. Elles regardent le sol et tout le monde comprend les sévices qu'elles ont dû endurer.

À présent Moussa garde une pierre pointue dans sa poche. Il n'acceptera pas que sa sœur disparaisse. Ils sont tous allés trop loin dans le dégoût et l'épuisement. Tant pis pour le voyage. Pour le rêve. Pour cette vie.

Deux mois supplémentaires s'écoulaient, mais personne n'est venu chercher Kadiatou. La vie continue. Dorénavant, ils peuvent sortir du camp librement, mais à l'extérieur, ils ne sont rien. Ils marchent sans but.

Un matin, un homme plus âgé vient informer Moussa.

– Ta sœur est enceinte.

Il sent ses pieds glisser. Ses jambes ramollir. Son corps disparaître.



Au sol, le type lui met des gifles pour que Moussa reprenne connaissance.

Moussa ouvre les yeux. Il ne songe qu'à la laideur de ces vies gâchées. Sa sœur est une enfant de quatorze ans et à cause de lui, il l'a amenée dans les confluences de la sauvagerie humaine la plus abjecte.

– J'ai travaillé, je travaillerai le temps qu'il faudra. S'il vous plaît, aidez-moi.

Le gars, en provenance de Guinée équatoriale, lui avoue qu'il est lui même médecin. Que si on lui permettait d'accéder à un bloc de chirurgie, il pourrait aisément réaliser un avortement. Seulement, Moussa doit aller au C.H.U.

– Aidez-moi !

– Je suis un esclave, comme toi.

Moussa fait le tour de tous les hôpitaux, mais les réponses sont similaires : aucun n'accepte les clandestins. Ils se rendent au commissariat en désirant porter plainte pour viol. Les flics s'amuse avant de les menacer de les emprisonner.

Puis des réfugiés guinéens, principalement des hommes, arrivent par centaines. Il aurait fallu pousser les murs du ghetto. Dans cette cohue de gens excités et désespérés, certains types tentent d'abuser de Kadiatou. La tension est extrême. Dorénavant, elle voudrait mourir en se plantant une épée dans le ventre.

Un soir, les Arabes viennent voir les plus anciens, les blessés et les enfants. S'ils hochent la tête devant un individu, derrière eux, cinq autres gars surgissent et l'empoignent fermement. Bientôt, ils sont une cinquantaine au milieu du camp, dont Kadiatou et Moussa. Pour calmer le mécontentement des migrants, un type a tiré en l'air. La détonation a fait sursauter des oiseaux suspendus à un fil électrique.

Ils montent dans un camion de l'armée. Kadiatou serre les lèvres et Moussa pleure.

La fin est proche.

Le voyage dure toute la nuit.

Ils descendent dans la fin de nuit anthracite et gelée.

Tous grelottent de froid et de terreur, serrés les uns contre les autres.

Le camion souffle comme un vieux chameau avant de repartir.

Ils regardent les lumières du bahut disparaître dans l'horizon désert.

Le jour se lève.

Autour d'eux, le désert.

À l'horizon, Tamanrasset.

La porte du Niger.

À leurs pieds, des squelettes.

## 6.

La chaleur est terrible, étourdissante. Autour d'eux, aucune ombre, aucun abri. Seul l'horizon, aveuglant. Dans ce paysage infini de sable et de rocaille, où les températures dépassent 50 °C, ils comprennent qu'il n'existe aucun avenir.

Ils sont une vingtaine portant la misère sur leur dos, légèrement courbés en avant comme s'il transportaient un pays mort. Personne ne crie, tous semblent résignés. Les plus vieux hochent la tête, les nourrissons n'ont plus la force de pleurer et les autres posent un pied devant l'autre sans réfléchir. Sans papiers, sans provisions, sans rien. Juste des lambeaux de tissus qu'ils traînent depuis leur départ, certains depuis plusieurs années. Ils ont des regards d'acier, des cœurs de pierre. Ils ont trop souffert pour laisser transparaître la moindre émotion.

Les premiers groupes se mettent en marche. Il y a ceux qui tentent la traversée du Sahara — le plus vaste désert du monde — et les autres qui désirent retourner au camp, car selon eux, c'est l'unique solution viable. Et même si là-bas, la détresse aspire à toute forme de violence, ils restent vivants. Dans le désert, perdus dans les dunes, ils sont peut-être libres, mais leur condamnation est évidente ; ils vont mourir.

Moussa prend sa sœur par l'épaule et l'incite à marcher, mais elle est comme figée, circonspecte. Son visage est médusé, interdit. Ses yeux, jadis si malicieux sont transparents. Elle lève son bras gauche et tend son index droit devant. Dans cet instant, il remarque la sécheresse de ses formes. Il s'approche un peu plus près et témoigne du sillon des larmes qui semblent lui creuser la peau. Elle a des lèvres desséchées, éclatées par la chaleur. Des joues comme des puits profonds. Elle a mauvaise mine ; une souffrance intense déforme ses traits. C'est le chagrin qui a envahi son corps comme un virus et aucun antidote hormis le temps ne peut soulager ces maux. Seulement, ils sont condamnés à errer sans fin avant de s'écrouler, comme d'autres, à genoux, les mains à terre en implorant le seigneur. Moussa sent toute la tension du monde lui tomber sur les épaules, c'est comme si tous les grains de sable se réunissaient et l'ensevelissaient en même temps.

Moussa voudrait devenir Kadiatou. Prendre sa douleur. Mourir à sa place. C'est la voix pleine de sanglots qu'il déclare.

- Il faut fuir.

Kadiatou pointe son menton en direction de l'horizon.

- C'est trop tard.

Elle a une voix lasse, froide. Tout son corps semble proche de l'abandon et seule cette légère boursoufflure au niveau de son ventre témoigne d'un soupçon de vie.

— Regarde !

Durant son travail en Algérie, Moussa a appris que le désert est le sanctuaire d'Al Qaida et de l'État islamique et qu'ils ont scellé des pactes avec les chefs nomades ; les groupes terroristes du Sahel au Mali et en Libye se financent grâce au trafic de drogues et d'êtres humains.

Kadiatou pointe encore son doigt devant elle comme une statue, mais à présent sa main tremble. La terreur se lit dans son regard. Moussa se retourne et fronce les sourcils. Dans l'immensité désertique, un nuage de poussière se dessine face à eux. Des vrombissements au sol, des cris de migrants et un camion sorti de nulle part.

Autour, la plupart se mettent à courir dans tous les sens comme si un géant avait mis un coup de pied dans cette fourmilière.

— Va-t'en Moussa !

Moussa n'écoute pas sa sœur. Il lui prend la main et la tire de toutes ses forces. Ses cheveux noirs vacillent dans le vent. Leur unique chance est de fuir pour se fondre dans le groupe. Disparaître dans cette forêt de visages, devenir le groupe. Les deux adolescents courent de toutes leurs forces. Kadiatou a compris la volonté de son frère et elle accepte. Elle sprinte en laissant une main sur son ventre comme si ce geste pouvait sauver celui qui grandit en elle. Leur jeunesse leur permet de rattraper les autres facilement ; des vieillards claudiquent, des femmes enceintes de l'avenir sont tombées à genou, des enfants pleurent, des gens se battent. Toute la déchéance du monde s'exprime dans cette cohue bruyante. Kadiatou s'arrête et tend la main à une femme allongée au sol. Ses yeux sont révoltés, son corps tremble dans tous les sens. Il est trop tard pour fuir.

Le camion se gare à une vingtaine de mètres. Camouflés sous des foulards, des fusils en bandoulière, des gars bondissent au sol.

Tomber à genou et prier.

Moussa pense à sa mère en Guinée. À son pays, si vert. À ce potentiel de richesse insoupçonné. Il se jure que s'il s'en sortent, ils rentreront chez eux.

Le chef descend comme un conquérant, les autres inclinent leurs têtes et forcent les clandestins à former un cercle imaginaire.

Le meneur brandit une machette en s'approchant d'une femme — elle doit avoir trente ans, drapée dans un habit coloré, déchiré par endroit. Il lui fait signe de rejoindre le camion. Son mari, le visage marqué par l'angoisse, se lève et proteste contre cette folie. Le geste est précis. La lame de la machette lui fend le crâne d'un coup sec. Le cuir chevelu est décollé, le sang éclabousse, la cervelle est tranchée en deux ; des morceaux glissent sur la chemise. La femme hurle et bondit sur le tueur, mais trois hommes l'agrippent et l'entraînent de force dans le camion.

Autour d'eux, le grand univers lumineux et un corps sans vie.

Le silence.

Lorsque le chef ordonne à Kadiatou de le rejoindre, Moussa lève la tête et regarde avec défiance cet horrible personnage au visage gras.

La lumière est d'un jaune cristallin et il doit plisser les yeux pour ne pas être totalement ébloui. Soudain, comme un flash, dans sa tête les feuillages des arbres de Guinée s'agitent. L'air est embaumé de sauce combo et d'arachide, de poisson fumé. Il devient fou. Son regard est dur, ailleurs. Il est différent des autres clandestins et le chef le remarque et cela l'intrigue. Comment un type si jeune, aussi maigre, ne ressent pas la peur de mourir ? Il soulève son kéfié, apparaît un atroce sourire — la palissade jaunie de ses dents surplombées par un bec de lièvre. Il pointe sa machette et caresse avec la lame, doucement, la chevelure de Kadiatou. Moussa, perdu dans ses pensées, ouvre les yeux et c'est un regard de feu qui jaillit au fond de ses pupilles. Toutes ses inquiétudes et ses interrogations ont disparu pour laisser place à une rage certaine ; il hurle de toutes ses forces.

Déchaînée par ces cris désespérés, dans un ultime espoir, toute la foule autour de lui s'excite et une rumeur rampe sur les grains de sable bouillants. Les mentons se lèvent. Les têtes se dressent. Les visages marbrés de sueur ont des regards acérés, prêts à fondre sur leurs proies. Les poitrines se bombent. La tension atteint son paroxysme. L'étincelle jaillit et tout explose en une fraction de seconde. Le visage du chef change brutalement lorsqu'il voit des pierres grosses comme des poings leur tomber dessus comme une averse. Les clandestins attaquent. Ce sont des clameurs de rage quasi tribales, comme si la Terre humiliée se réveillait enfin. De partout, des hurlements déchirants. Ils sont une vingtaine contre quatre hommes avec des fusils chargés. Les détonations font sursauter les scorpions invisibles. Des claquements comme des fouets secs et puissants. Des corps sont propulsés dans les airs, troués par l'impact des balles. D'autres jaillissent au-dessus de la mêlée et brandissent leurs poings, comme des bêtes. Un brouillard de poussière s'élève autour de la zone de conflit. Les femmes et les enfants fuient derrière le camion, cherchent un endroit pour se cacher. Pour disparaître, si possible. Kadiatou suit le mouvement. Moussa reste muet, incapable. Il regarde courir sa sœur et reste figé, interdit. Il devrait aller se battre, mais une force invisible l'en empêche. Le sang gicle, rouge. Des deux côtés. Blanc, noir. Le sang est identique. Moussa voudrait retourner chez lui, ramener sa sœur, vivante. La culpabilité ronge un peu plus son cœur.

L'affrontement tourne à l'avantage des migrants. Un des types tente de s'enfuir. Il est rattrapé et à quelques mètres de Moussa, deux clandestins, les fronts pleins de sueurs, lui fracassent le crâne. Vingt fois de suite chacun. Ils cognent fort, de toutes leurs forces, comme s'ils voulaient ouvrir une porte pour libérer leurs enfants prisonniers des flammes, ils frappent en hurlant. Ils creusent comme des types poursuivis par dix chiens féroces percent un trou pour s'enfuir ; une galerie assez large pour se glisser et ramper dedans. Bim ! Bim ! Germinal.

Des bouts de chair éclaboussent le visage de Moussa. Il s'essuie les joues avec le bras et vomit dans la poussière. Le corps est écrasé, démembré. Le chef ne fanfaronne plus. Inconscient, il est traîné dans le sable, déshabillé et un homme lui coupe le pénis flasque avec une machette. Il se met debout

et hurle en tendant bien haut son trophée. Dans l'éclat du soleil, Moussa découvre un petit organe ensanglanté, ratatiné. Il vomit une nouvelle fois.

Le bilan est terrible. Les quatre types sont morts. Autour d'eux, sept gars sont allongés au sol, sans vie. Les femmes reviennent en pleurant. Les balles ont percé des ventres, des jambes, des têtes. Les machettes ont perforé des corps. Moussa se sent ridicule. Tout le long du combat, il est resté immobile.

Les survivants se tournent vers lui et l'accusent d'être resté inactif. Certains sont plus jeunes que lui. Pourquoi n'a-t-il pas osé frapper l'ennemi ? Sans l'intervention du groupe, il serait mort, sa sœur esclave.

Le ton monte.

L'effet de foule s'envenime.

Un gars nerveux s'approche de Moussa.

Le poing droit lui fracture le nez. Le gauche lui ouvre la lèvre.

On lui crache dessus.

Le goût du sang sur la langue, dans sa gorge.

Kadiatou hurle en courant vers eux.

7.

Un plafond plein d'étoiles. Un parterre plein de sang. D'un commun accord, ils ont décidé de rejoindre Assamaka dans le nord du Niger. Là bas, a priori, l'O.I.M. (l'organisation internationale pour les migrations) prendrait en charge les clandestins. Une personne aurait déjà fait ce trajet plusieurs fois ; les expulsions seraient communes.

Après le heurt entre le Malien et Moussa, le frère et la sœur avaient pu rejoindre, à leur tour, la benne du camion. Le silence. Restaient les traces de sang sur les habits et ces regards honteux exprimant la réalité la plus abjecte ; les morts étaient restés sur place, en plein soleil.

Cette destination serait la plus saine. Personne ne désirait retourner en Algérie pour survivre, courir après un salaire de misère, être traités comme des chiens errants malades - certains bus étaient interdits aux noirs de la côte ouest, les flics les molestaient et même les enfants leur crachaient dessus. Comme l'Algérie n'avait pas encore de reconnaissance du statut de réfugié, ils vivaient des situations de vulnérabilité extrême. Bien sûr, beaucoup retenteraient leurs chances plus tard, mais dans un premier temps, tous voulaient répondre à leurs besoins vitaux.

Moussa a les yeux mi-clos, le paysage défile. Il doit reprendre des forces, alors il songe aux images qu'il visionnait sur le téléphone portable. Tous ces types qui avaient réussi à rejoindre la terre promise. Ces lieux où l'égalité, la fraternité et la liberté sont des mots si importants qu'ils sont inscrits sur le fronton des mairies. Partir. Traverser. Des larmes roulent sur sa joue. Une chape de mélancolie tombe sur son visage.

Le camion s'arrête.

Panne sèche.

Ils sont contraints de continuer à pied, corps voûtés. Les traits de la figure déformés par l'effort et la misère, Kadiatou avance, résignée. La main sur son ventre lui permet de continuer encore à marcher. Avancer. Croire en la vie puisqu'elle jaillit au milieu de ses entrailles.

Bien vite, l'écart entre les personnes s'agrandit. Fréquemment, Moussa, malade, doit poser un genou au sol. Les réserves d'eaux s'amointrissent, l'étau se resserre.

Les dernières clandestins les dépassent. Moussa, les yeux brûlant de fièvre et de détresse, ressent cette fatalité l'envelopper avec douceur. Il voudrait abandonner. Rester à genou et admirer l'immensité de ce désert. Kadiatou lui parle, mais il n'entend plus rien. Son esprit est en Guinée. Dans la mer. Sur la plage. Dans le bidonville de Coronthie à Conakry. Sur les bancs pourris de

l'école. Avec les autres, jouant au foot et se prenant pour des futures stars internationales recrutées par le club de Barcelone ou celui de Madrid. Tout est souvenir de jeunesse et il désire rester dans ces songes, mais une petite voix familière lui tire le bras.

– Moussa ! Moussa !

Ils sont en plein désert, seuls dans un jour sans fin. Le frère se lève et sans émettre un seul son, il lance un pied et puis l'autre.

Une heure après, une caravane de chameau apparaît à une cinquantaine de mètres. Ils la rejoignent ; deux Arabes en transit jusqu'à Tamanrasset. Ils leur confient que là-bas, des départs sont organisés pour mener des gens en Libye. C'est leur unique chance. Ils accompagnent ces touareg qui semblent sincères.

À la tombée de la nuit, ils sont dans cette ville de passage grouillant de gens comme eux, perdus. Un des types les présente à un de ses amis. Dès lors, ils resteront à l'abri chez ces gens respectables, madame et monsieur Fahim. Moussa devra travailler pour payer le voyage, mais en contrepartie, ils mangeront et dormiront en sécurité.

8.

Ce séjour est salvateur. Le frère et la sœur reprennent un peu espoir. Moussa travaille dur et Kadiatou, sujette à des contractions douloureuses, reste allongée. Madame Fahim veille sur elle comme si c'était sa propre fille. Elle a eu huit enfants, tous majeurs. La plupart des garçons travaillent sur le chantier avec leurs pères et lorsqu'ils ont vu arriver Moussa, ils ont gardé leurs distances. Face à l'acharnement du jeune guinéen, une vraie amitié est née et au bout de trois mois, lorsque les économies sont suffisantes, c'est avec une boule au ventre que Moussa annonce leur imminent départ.

Tous les jours, des noirs disparaissent dans l'horizon du désert. Certains reviennent au bout de quelques semaines, mais ils sont peu nombreux. Les rumeurs évoquent la Libye comme un pays plus accessible, mais beaucoup plus dangereux. Des bateaux partiraient de Tripoli pour l'Italie. Ces bateaux-là, Moussa désire les aborder. Il est prêt, bouillonnant d'énergie.

Seulement Kadiatou est enceinte et selon le médecin de famille, elle aurait une grossesse à risque. Moussa, âgé de seize ans et demi ne comprend pas. Toutes ces choses appartiennent au monde des femmes et plonger dedans brutalement l'étourdit un peu. L'homme, un vieux type charismatique, lui indique que les compagnies aériennes n'acceptent pas les femmes enceintes après le 7e mois de grossesse parfois même à partir du 6e mois. Pour la voiture, si un long trajet ne peut être différé, des pauses toutes les heures pour une marche de 10 minutes doivent être programmées. Le voyage en train apparaît donc comme le moyen de transport le plus sûr puisqu'elle pourrait facilement marcher régulièrement, mais il n'y a pas de train reliant la Libye.

Quelques semaines passent. Moussa continue de travailler, accumule un peu plus d'argent, mais il est perdu. Sa sœur a des diarrhées bactériennes qui se manifestent par de la fièvre et du sang dans les selles. A priori, ce serait une infection alimentaire. Dès lors, Moussa veut partir. Tant pis pour les risques. Madame et monsieur Fahim lui interdisent. « Ce serait du suicide ». Le médecin venu rassurer Kadiatou explique à son frère que dorénavant, il faudrait une structure sanitaire conséquente, pour pouvoir prendre en charge aisément, toute urgence obstétricale. Soudain, Moussa sent le parfum lourd du figuier retombant sur la toiture de leur cabane à Conakry en Guinée. Ces souvenirs sont comme des kaléidoscopes d'images rassurantes. Il s'y raccroche quand tout s'effondre.

Monsieur Fahim le rassure et la semaine suivante, il lui annonce qu'il prendra en charge les frais d'hôpital de sa sœur.

9.

À l'hôpital de Mesbah Baghdad, Kadiatou accouche d'un bébé qu'elle nomme Paul. Le temps se ralentit. L'incendie du monde semble se figer autour d'eux comme si cette naissance diffusait une paix sûre. Une pluie en pleine canicule. Un arc en ciel. De l'amour en bouteille. Ils oublient un peu la violence du monde, les perversions des hommes, leur laideur, leurs vices et leurs pulsions les plus intolérables.

Deux mois plus tard, avec leurs économies, ils vont devoir traverser le désert pour rejoindre la Libye. Ils n'ont plus le choix. Kadiatou est déterminée, conquérante et Moussa sait que plus rien ne peut les arrêter. Ils ont la jeunesse. Ils ont l'espoir.

Monsieur Fahim leur présente un passeur. C'est un targui nommé Idris qui parle son propre dialecte, un dérivé du Berbère.

Du haut de son jeune âge, Moussa réalise sa chance. Sur le chantier, dans la ville, de partout, ils croisent les déplacés, les déportés, les refoulés, les retournés, les sinistrés, les expulsés, les déguerpis, les clandestins, les MIGRANTS que personne ne désire accueillir. Camerounais, Ivoiriens, Congolais, Burkinabés, Guinéens, etc. Ils arrivent par centaines et pensent continuer leur chemin, mais combien restent ? Combien rentrent chez eux ? Combien tombent dans la fatalité ? Certains patientent plus de trois ans afin d'amasser les fonds nécessaires pour poursuivre leur exil vers le Nord — Algérie, Libye, Maroc. Tout le monde a conscience des barrages routiers. Des douanes volantes. Du trafic d'humains. Du racket. Pourtant tout le monde croit en son avenir. Tout le monde croit en un hypnotique point d'arrivée. Tout le monde croit en Dieu et à sa petite étoile. Moussa, Kadiatou avec Paul dans les bras font leurs bagages.

Ce soir, ils partent à pied avec Idris, habillés tout en bleu. Le petit Paul, est enveloppé dans l'écharpe de Kadiatou faisant office de porte-bébé. La marche sera longue. Ils sont prêts.

Ils déambulent une partie de la nuit. Certaines fois, il faut ramper pour atteindre certaines dunes de sable. Avec l'adulte, ils communiquent essentiellement avec des gestes et des sourires.

À un moment, le passeur mentionne le monticule qui s'érige face à eux « la colline de Djanet » et les informe de la difficulté à gravir cet obstacle.

Ils soufflent et puisent tout le courage qu'ils ont en eux. Paul dort, bercé par les pas de sa mère. Moussa marche derrière sa sœur en priant. Le vide est à portée de main. Le danger omniprésent. L'ascension est brutale, dangereuse. Ils suivent les pas du guide, prudemment.

Une fois au sommet, le jour se lève. Ils réalisent la hauteur et les risques encourus. Puis ils admirent le paysage à couper le souffle. Idris leur confie « le désert ne se raconte pas, il se vit... ». Ensuite, ils mangent une taguella, un pain cuit sous la braise et le sable et boivent du thé. Et la route continue.

Au fur et à mesure de leur traversée du désert, ils aperçoivent d'autres marcheurs à l'horizon puis des cadavres au sol. Plus loin, une femme, en pleine agonie. Idris lui donne un peu d'eau puis il reprend la route, insensible. Les cœurs se serrent. Il n'y a aucune alternative possible, les enfants étaient prévenus, « aider un autre revient à se condamner soi-même ».

Derrière eux, le vent efface leurs traces dans le sable. Tout est éphémère.

En soirée, le coucher de soleil est splendide, mais la douleur physique et psychologique est telle qu'elle empêche tout émerveillement.

Ils s'arrêtent une nouvelle fois pour que Kadiatou donne le sein à Paul. Moussa mange peu, il préfère conserver les provisions pour plus tard, au cas où.

À l'approche de la ville, Idris leur montre les lumières en les nommant : « Destination finale ». Sous cette nuit incroyablement étoilée, ils pensent qu'ils sont arrivés. Le guide les prévient, « trente kilomètres ». Il les salue, leur donne une bouteille d'eau et leur souhaite bonne chance avant de reprendre la route pour Tamanrasset.

C'est les muscles en feu et le corps épuisé qu'ils approchent du premier village. Les pas sont fatigués, hésitants. En plein jour, ils sont rapidement montrés du doigt. Tout de suite, un groupe d'enfants les entourent et leur jettent des pierres. Des flics apparaissent. La petite famille est conduite dans un camp.

## **10. Trois jours**

Moussa a les yeux mi-clos, la soif lui tord la bouche. Sur ses mains tremblantes, trois mouches, immobiles. Autour de lui, les gens sont maigres, enragés, affamés. Des squelettes noirs, tristes. Ils sont dans une salle insalubre, minuscule. Une petite fenêtre ouverte, très haute, diffuse une lumière naturelle, l'unique ventilation. Entassés, combien sont-ils ? Entremêlés comme une bête à cent jambes. Toute la peau tendue sur leurs os. Des jeunes hommes en majorité. L'air est saturé de respiration chaude. L'angoisse est partout. Des pleurs d'enfants, des sanglots d'adultes, des gémissements et cette puanteur ; une odeur lourde d'excréments. Elle les recouvre et pénètre leurs corps ; ils sont cette ambiance humide et nauséabonde. Le temps tourne au ralenti. Impossible de s'allonger dans cet espace réduit.

Kadiatou est debout, immobile avec un regard sans expression. Elle est comme une enveloppe vide, presque morte. Serré dans ses bras, à même la peau, le petit corps de Paul, le visage presque jaune, les paupières abaissées. L'image est effroyable. Le malheur a frappé comme une machette. Trois jours d'emprisonnement atroces ont suffi à enlever la vie du petit homme. Moussa doit réagir, mais il en est incapable. Hier, il a caressé la tête de son neveu et la peau était gelée. Il avait retiré sa main et ce geste furtif lui avait fait comprendre que ce voyage les conduirait toujours plus loin dans l'horreur.

Les autres lui ordonnent d'évacuer le décédé pour éviter tout risque de contagion éventuelle. Moussa vomit au sol. L'étreinte de Kadiatou sur son fils est forte, comme un être humain qui s'accrocherait à une bouée en pleine mer. Du haut de ses presque quinze ans, se séparer de celui qui est sorti de ses entrailles est synonyme de fin. Elle parle à son fils, le rassure. Elle fait semblant qu'il est encore en vie et au fond d'elle, elle veut y croire et sûrement elle y croit. Elle pose la tête du bébé sur ses seins, lui ouvre la bouche, l'encourage à téter. Elle devient folle. Moussa, dans une abjection confuse tente de la dissuader, mais cela s'avère impossible.

Trois hommes s'approchent. Silence lugubre. Moussa tente de raisonner ces prisonniers, mais tout va très vite et il est contraint de se mettre au travers de ces fous. Protéger sa sœur est son unique but. On le cogne à la tête plusieurs fois et il s'effondre. Deux autres types s'acharnent en le rouant de coups au sol. Le sang gicle. Les gens s'écartent, écœurés. Kadiatou se réfugie contre la paroi. Moussa arrive à se relever, il tend une main devant lui. Un coup de poing lui fracture la mâchoire et il s'écroule brusquement, une nouvelle fois, ses jambes se dérobent sous son poids plume. Plus de force, plus de vie. Rideau noir.

Les hommes bondissent sur Kadiatou et tentent de lui arracher le nourrisson des bras. Elle se jette en boule au sol, en position du fœtus. Ils lui attrapent les membres et l'écartèlent de toutes leurs forces, un autre détenu vient tirer une jambe du petit Paul. Avec une force incroyable, elle se retourne et elle le mord. C'est une louve, une guerrière. La rage dégouline de son regard de fanatique. Elle frappe en hurlant, mais ils sont trop nombreux. Les autres femmes ferment les yeux. La gamine s'agrippe à la cheville de celui qui a pris son fils, il lui envoie un coup de pied dans la tête. Le visage ensanglanté, elle le fixe, du meurtre plein les yeux. Les autres lui sautent dessus et l'immobilisent. Elle voit Paul, la tête en bas. Il bouge dans les airs comme un poulet égorgé. Elle hurle jusqu'à se déchirer la gorge. On tente de lui expliquer calmement que les morts ne restent pas en cellule sinon tout le monde est condamné. Des femmes tentent de la calmer, mais son regard reste figé sur son fils, âgé de quelques semaines.

Le type frappe à la grille et deux gardes lourdement armés apparaissent. Sans aucune émotion, ils ouvrent la porte. L'enfant est jeté à l'extérieur. Le choc du corps contre le sol est sec, traumatisant. Un garde le pousse un peu plus loin en lui foutant un coup de pied. Sans pitié ni complaisance, il maltraite le cadavre jusqu'à l'amener dans la cour sablonneuse comme s'il jouait au foot.

## 11.

Assis en tailleur, Moussa cherche à savoir depuis combien de temps ils sont enfermés. Ses lèvres éclatées bougent, mais hormis un chaos de syllabes incompréhensibles, aucun son ne sort de ses entrailles. Il tente de lever une jambe, mais les douleurs sont terribles, elles le percutent de plein fouet. Il ferme les yeux et se laisse aller dans un gémissement animal.

L'odeur flotte toujours, atroce. Une rumeur court au sujet de la gale, de maladies respiratoires infectieuses, de diarrhées et d'infections urinaires. L'insalubrité est omniprésente, une latrine pour une foule entière, aucun point d'eau. Les gens se plaignent de douleurs musculaires, de crampes abominables. Beaucoup se noient dans leur noirceur. Dans certains camps, médecin du monde viendrait dispenser des soins médicaux, mais celui-ci serait excentré de Tripoli, secret et éphémère. Moussa apprend que la Libye est un pays dénué d'État de lois ; le système de détention n'étant soumis à aucune réglementation.

Ils sont emprisonnés, car on les soupçonne d'être porteurs du VIH, de l'hépatite B ou de l'hépatite C. D'autres ont été capturés lors de raids de nuit, arrêtés aux postes de contrôle ou enlevés dans la rue. Certains migrants sont sortis de force de voitures ou de taxis aux feux rouges puis enfermés. Moussa, sa sœur et Paul ont été caillassés par des enfants avant qu'une brigade stoppe leurs fuites. Toutes les personnes d'origine subsaharienne sont sujettes à ces rafles.

Moussa est fiévreux. Le monde autour de lui est découpé en plusieurs images de manière à voir des kaléidoscopes remplis de couleurs vives ; différentes tuniques de femmes, toutes colorées. Il secoue la tête, se frotte les tempes. Il ne veut pas croire à cette réalité. Face à lui, les visages sont comme des fantômes. Les dents oblongues, pointues. Les yeux énormes comme des monstres. Il crie. On le secoue. On le frappe avec un bout de bois. Son visage est marbré de sueur, son regard terrorisé. Il est accroupi, dans un coin, serré contre d'autres prisonniers.

Face à lui, des gens se battent. Certains codétenus, sélectionnés par les gardiens pour maintenir l'ordre à l'intérieur de la cellule et évacuer les morts, cognent avec des gourdins, sans pitié. Ils tapent fort sur les personnes atteintes de troubles mentaux ou sur ceux qui font trop de bruit.



Des gardes viennent chercher des femmes. Des nouvelles les remplacent, terrorisées, certaines mutilées. Moussa se gratte sans cesse, il voudrait mourir. Il a des maux de têtes atroces. Des infections cutanées et une chevelure infestée de poux.

Il se réveille en pleine nuit, mi fièvre, mi-démence. Il reprend ses esprits et réalise où il est.  
– Kadiatou ! Kadiatou !

Un des détenus chargés de l'ordre le cogne avec un bâton pour le faire taire. Moussa s'excite, devient incontrôlable. Ils sont trois à fondre sur lui. Le sang éclabousse, tapisse le sol de son futur tapis funéraire pourpre. Il ne parle plus, les coups pleuvent en meurtrissant les chairs. L'élan de violence s'amointrit lorsque Moussa, allongé au sol, est inerte.

Les os de ses bras, de ses jambes et ceux de son cou sont bosselés, sûrement fêlés. Sa tête, une ampoule remplie de maux horribles. Ses yeux, injectés de sang. Sa figure, une grande plaie sanguinolente entourée de chair largement tuméfiée.

Un garçon lui porte un bol de bouillon au bord des lèvres. Moussa boit avec avidité, sans réfléchir. Il s'étouffe et éructe violemment. Lorsque le récipient revient à sa bouche, il avale le contenu rapidement. Ses plaies sont soignées sommairement, les infections sont évitées, mais la douleur est atroce.

On lui explique que sa sœur et d'autres filles ont disparu durant une vente aux enchères ; contre une somme dérisoire, elle serait devenue une esclave. Cette réalité dépasse l'entendement. Certaines témoignent, exhibent leurs blessures.

« Ils m'ont mis des objets tranchants dans l'anus », « ils m'ont violé », « ils m'ont fouetté ».

Moussa se réfugie dans un coin et s'agenouille pour prier, libérer sa tête de toutes ces pensées morbides. Douleur et rage mêlées envahissent son cœur. Dans cette solitude glacée, il se voit encore avec Kadiatou se jetant dans les bras de leur mère et ces souvenirs nets et précis, se déchargent en lui sous forme de sanglots. Il doit fuir pour la retrouver, mais dans cette promiscuité dangereuse, impossible de connaître la date de sortie ; certains seraient là depuis plusieurs années. L'unique solution est celle demandée par les passeurs. Appeler la famille et exiger entre 2 500 et 4 200 euros pour leur libération ; passer par un intermédiaire guinéen réalisant le lien avec la mère de Moussa. L'argent transiterait via les marchands d'épices d'origine subsaharienne, installés depuis des années dans la médina de Tripoli.

## 12.

L'agitation est dense, confuse. La rumeur enfle minute après minute : les passeurs doivent abandonner le camp. Tous les détenus se toisent, incrédules. De l'air s'engouffre dans le hangar. Une grille s'ouvre.

Les plus téméraires se lèvent et s'aventurent à l'extérieur. Sans les voir revenir, d'autres s'engouffrent à leur tour. Ils fuient laissant les blessés dans une incompréhension totale. Puis vient la délivrance, l'euphorie : la foule fuit. Certains, sans aucune force, restent assis ou allongés. Moussa voyant dans cette opportunité, l'occasion de retrouver sa sœur, sort rapidement.

Dehors, les lampes torches de médecin du monde balayent les silhouettes. Des voix rassurantes. Des gestes doux. À manger, à boire et des couvertures chaudes. Plus loin, des caméras s'activent. Des journalistes affluent d'un camion identifié presse. Sortir au grand air rappelle à Moussa la disparition de sa sœur. Ce mal terrible gît désormais au fond de ses tripes et empoisonne toutes ses pensées d'une lourde responsabilité. Des Libyens lui confient la gravité de son état de santé, « encore quelques jours et vous perdiez connaissance ». Ils racontent aussi leur beau pays déchiré par des gens ivres de cupidité. Ils tentent de s'excuser au nom de tout un peuple, mais le mal est fait, les cicatrices profondes. Moussa profite de cet accueil pour fuir. Claudiquant, il désire mettre la main sur les hommes qui ont acheté sa sœur comme si elle était une denrée périssable.

À Tripoli, la chaleur lui brise les jambes. Impossible de continuer. Il s'assoit sous le porche d'un magasin fermé. Personne ne l'arrête. Trop faible, trop blessé, il n'intéresse plus personne. Comment pourrait-il être utile ?

Il reprend la route en fin d'après-midi. Il marche sans cesse, sans but. Lorsqu'il aperçoit la mer à l'horizon, il tombe à genou et songe à sa sœur en produisant un gémissement d'inquiétude. Impuissant, dévasté. Il serre les dents jusqu'à s'infliger une terrible douleur. Il sent le goût du sang sur la langue, dans sa gorge.

Un homme s'approche et lui tend la main. Un migrant, parmi tant d'autres, survivant dans la poussière et la faim. Il le conduit dans un vieux bâtiment désaffecté squatté par une communauté, majoritairement originaire de Guinée. Ces femmes et ces hommes lui offrent un ultime espoir ; un toit pour mourir. Eux sont en exode depuis trois ans. Ils cherchent continuellement à traverser la mer, mais à chaque nouvelle tentative, ils échouent — l'Italie les renvoie chez eux. Moussa réfléchit et découvre que depuis un an, lui et sa sœur, ont quitté la Guinée.

Moussa parle uniquement de Kadiatou ; la culpabilité ronge son âme. Il décrit sa beauté, sa jeunesse et ses yeux noirs si grands. Une des filles intervient.

– Kadiatou ?

– Tu la connais ?

– Nous étions dans le même convoi. Ils nous ont fait descendre dans la cour d'une maison, ils étaient une vingtaine face à nous. On est allé au milieu et on a obéi ; on tournait sur nous même, on souriait sous des projecteurs. Le passeur hurlait nos qualités et promettait des comportements érotiques délurés. J'ai été acheté très rapidement, le temps que les passeurs règlent la partie administrative...

– Raconte ! Hurlé Moussa.

– Un type tenait Kadiatou par sa longue chevelure et un autre lui tenait les pieds de manière à ce qu'elle ne touche pas le sol. Il l'écartelait...

Moussa imagine sa sœur en pleine crise de démence, prête à mordre. Ces hommes, en l'enfermant comme un animal, avaient tué Paul. Réveillé la louve. Enragé la lionne.

– Personne n'a voulu dépenser un seul franc CFA pour acheter cette soi-disant « folle ».

– Comment je peux te croire ?

– Dans le camion, elle m'a parlé de son grand frère. Un des plus beaux garçons d'Afrique, le plus courageux. Celui qui a un œil vert et un œil bleu. Moussa M'Bappé.

Moussa reste médusé, souffle coupé.

– Et si vraiment tu ne me crois pas, regarde ce qu'ils m'ont fait.

Elle soulève son t-shirt et exhibe de longues et profondes plaies béantes ; impact déchirant du fouet dans la chair. Elle était le témoignage vivant de l'horreur, du moyen âge en 2019, de l'intolérable. Le visage de Moussa accuse le coup. Ces œdèmes au niveau des impacts, certains suturant une matière blanche et rouge, visqueuse ; sont des nids à infection. Combien de temps vivra-t-elle ? Ce spectacle glace le sang. Moussa sent monter en lui un peu plus de colère.

– Quand ils ont voulu ramener Kadiatou dans le camion, des types se sont approchés pour lui toucher les seins. Elle s'est encore débattue. Ils l'ont frappée. Le passeur n'a rien pu faire. Elle avait les mains attachées pourtant elle se défendait comme une guerrière.

– Que s'est-il passé ? Dis Moussa en déglutissant.

– Elle crachait sur les gars et l'un d'eux, humilié par une esclave, a dégainé une machette... il lui a... tranché la gorge.

Moussa passe trois jours, allongé sur un carton. Son mutisme est une forme de deuil. Son deuil, une sorte de douche froide terrible. Désormais, la réalité est simple, il doit fuir ce soleil rouge

et rejoindre le continent du tout est possible. Sa sœur aurait voulu qu'il termine le voyage. Seulement, ses yeux vitreux ne regardent plus que le vide ; il n'en a ni la force ni l'envie.

13.

Une semaine plus tard, la police évacue le squat et Moussa se retrouve seul, mais cette fois, il n'a plus le choix.

Il est arrivé tôt pour bénéficier d'une place à l'ombre sous un panneau publicitaire de 4 × 3 mètres au bord d'un rond-point. D'autres migrants arrivent — Bonnet, maillot de l'équipe de football de Manchester United maculé de taches, troué - certain munis de rouleaux de peinture. Regards provocateurs, méchants. Une réelle tension envahit le bitume ramolli par la chaleur écrasante.

Il est neuf heures du matin. Les pick-up en quête de travailleurs journaliers arrive. Un conducteur s'arrête. Vingt personnes s'agglutinent autour. Celui qui propose le plus bas tarif est embauché. Moussa regarde ce spectacle surréaliste ; ses semblables se vendent pour des clopinettes.

En fin de matinée, il fait partie de la dizaine d'individus sans travail. En se renseignant, certains migrants témoignent des conditions dignes de l'esclavage — violence, humiliation, vol. L'esclavage moderne sous toutes ses formes.

En contournant la ville en direction des forêts où avec d'autres, il a élu domicile, Moussa croise un quadragénaire enfermé en même temps que lui, quelques semaines plus tôt. Déambulant calmement, il semble détendu.

Perdu, Moussa l'aborde.

– Vous vous souvenez de moi ?

L'homme lève la tête, méfiante.

– Je crois, oui.

– J'ai été enfermé. Ils ont tué ma sœur. Je suis perdu.

Il s'immobilise et offre à Moussa, un rictus sincère. Dans son regard de sage, une lueur de tendresse. Il y a de l'air chaud qui circule entre eux. Une barrière de chaleur étrange.

– Allah t'offre des épreuves pour te découvrir, fit-il d'une voix dure et rauque.

Moussa, le front marbré de sueur cligne des yeux en offrant un sourire douloureux. Par son calme, sa mâchoire carrée et ses tempes grisonnantes, cet homme lui rappelle son oncle mais, contrairement au frère de sa mère, lui, présente un grand front droit comme une falaise et des lèvres minuscules. La bouche serrée, l'adulte soupire lentement.

– Les épopées des temps anciens parlent de cette migration des peuples. Les religions aussi. Tout est cycle. Avant, nos ancêtres traversaient l'Afrique, aujourd'hui, nous continuons. Nous traversons nos vies dans un aller simple.

Moussa écoute cet homme, maigre et pauvre. Il boit ses paroles et se nourrit de sa sagesse. Peu à peu, sa morosité se dissout dans cette après-midi chaleureuse. Il comprend qu'il doit dès à présent trouver un sens à son expérience migratoire. Ils avaient traversé l'Afrique en quête d'un monde meilleur, mais Paul et Kadiatou sont morts.

– Je suis désolé pour ton neveu et ta sœur. Il faut que tu continues. Dieu te préserve.

– Aidez-moi.

L'homme pivote sur lui même. Il tend son bras et montre l'horizon.

– Tu continues tout droit. En arrivant, face à une grande place, tu tournes à droite, droit sur la mer. Là bas, tu demandes Abdel Karim. Lui pourra t'aider pour traverser.

– Merci. Et vous ?

– Je suis comme les éléphants... je marche en direction du cimetière.

Moussa déambule sur le front de mer d'un pas incertain. Sur son visage, un masque de souffrance. De gens l'accostent et lui proposent la traversée contre une somme astronomique. Tout se joue ici. L'économie locale est directement tournée vers ce commerce illégal, sans scrupule.

Abdel Karim — cheveux hirsutes, yeux noirs, barbe bien taillée, visage nerveux, un corps ramassé — cherche à savoir comment ce jeune migrant connaît son identité. Moussa lui raconte son histoire, mais l'autre secoue la tête pour spécifier son incompréhension. Il ne connaît aucun quadragénaire avec une mâchoire carrée et des tempes grisonnantes, un grand front droit comme une falaise et des petites lèvres. Après un round d'observation, décelant une vraie motivation chez Moussa, il lui propose de travailler durant deux mois dans son entreprise. Avec 300 000 francs CFA accumulés (456 euros environ), il pourrait payer un passeur et traverser jusqu'en Italie.

#### 14.

Moussa confectionne des pièges en forme d'entonnoir qui seront vendus aux pêcheurs sur le marché — ces derniers iront les installer au large de Tripoli pour prélever des langoustes et des crabes. Le travail est assez simple. Il faut découper la ferraille, assembler et souder. Les conditions, quant à elles, sont atroces. Dès l'aube, Moussa est face à l'établi dans un hangar fermé plein de crasse. L'odeur du fer mêlé à celle de la combustion est intenable. Jusqu'au soir, il assemble, nettoie. Le petit entrepôt est étouffant, lugubre. La chaleur est excessive. Comme une morsure invisible, elle rampe sur le corps et s'infiltré à l'intérieur. Le bruit aiguë de la disqueuse perce les tympans, s'infiltré à l'intérieur et tourne dans la tête jusqu'à tard.

Deux fois par jour, la porte s'ouvre brutalement et Yanis - visage gras, bedonnant, regard meurtrier (un des six enfants d'Abdel Karim) - passe l'approvisionner en ferraille et vérifie le rendement. Il inspecte chaque piège avec une rigueur militaire. Tout est passé au peigne fin comme si les casiers confectionnés étaient destinés à être exposés dans un musée. Moussa se contente d'approuver les critiques en baissant la tête. Pire, lorsqu'en prétextant des défauts, Yanis crie, Moussa se jette au sol ; par réflexe, il se recroqueville sur lui même en position du fœtus en tremblant, la peur jonglant dans ses entrailles. Un rictus aux lèvres, Yanis cogne comme une brute. Aucune pitié. Coups de pied. Coups de barre à mine. Crachats.

Au fil des semaines, la fréquence et la durée des sévices augmentent. Moussa prend conscience d'être un réceptacle à frustration, un simple jouet pour un sadique dépressif. Qu'importe la perfection du travail, l'humiliation décore son quotidien. Les deux hommes n'échangent aucun mot, leurs moyens de communication se résument à cette violence gratuite. Moussa a beau réalisé des soudures parfaites, l'autre trouvera toujours un prétexte pour agiter son arme dans les airs et la laisser tomber sur ses épaules avec le poids d'une ville morte. Bam ! Il frappe comme des points d'exclamation, sans aucune raison.

Plus le temps passe, plus les plaies sont béantes, douloureuses. Tous les soirs, Moussa sent tout l'intérieur de son corps martyrisé et tirillé par la faim. Des vertiges l'assaillent régulièrement et s'il ne prenait appui sur les murs, il s'effondrerait sur lui même. Boire de l'eau, sans cesse, l'estomac vide. Moussa résiste. Esclavage. Carence alimentaire. Violence. Il oublie tout en pensant au futur, en rêvant à ce ailleurs, cet eldorado. Il doit y arriver pour sa sœur, pour Paul, son oncle et sa mère. Aucune autre alternative. Ce travail est son ticket de départ.

La nuit, tout est différent. Des brouillards épais se forment au loin et approchent de ses songes avec la lenteur des fantômes. Il discerne de grandes gueules étranges. Des pupilles qui se rétrécissent à mesure qu'ils grossissent. Des détails terriblement précis et d'autres, flous comme ce tumulte émanant de ces monstres ; comme s'ils transportaient dans leurs entrailles, une cohorte de gens fauchés, affamés, hurlants. Le bruit est terrifiant et le repos nocturne censé réparer Moussa est

une épreuve de plus. Toutes les nuits, il conserve les yeux ouverts. Le néant n'est pas loin, mais il refuse de plonger dans ce vide.

Les semaines défilent, cristallisant sa tragique destinée. Écrasé par les doutes et la fatalité, il oublie le temps en mettant sa jeunesse au profit de sa survie.

Le dimanche matin, Moussa respire. La grande porte est ouverte, seul, il nettoie le hangar.

Deux mois passent avec la lenteur de la marche dans le désert. Les journées et les semaines sont tristement similaires, épuisantes.

La nuit, les cauchemars sont de plus en plus réels, angoissants.

Un dimanche, Abdel Karim le convoque à son bureau — grande baie vitrée, plantes vertes, tableau de maître, bureau en chêne, climatisation. L'annonce est brute, sèche. « Je n'ai plus besoin de toi ». L'entrepreneur stoppe son activité de confection de pièges de pêche pour investir dans un nouveau commerce fleurissant sur la côte libyenne — il sera passeur. Selon lui, son changement de cap lui permettra de devenir très riche en quelques mois. Pour remercier Moussa, il lui tend une enveloppe. À l'intérieur 400 000 CFA, soit 600 euros environ. Le prix de la traversée. Le prix de la liberté.

## 15.

Sur une plage de Sabratha, au nord-ouest de la Libye, sous un ciel de velours, face à une Méditerranée très calme, Moussa respire les embruns à plein poumon.

Après le paiement du prix de sa traversée, il est resté enfermé durant dix heures dans un hangar sans fenêtre, entassé avec d'autres, mais cette fois, l'heure du départ a sonné.

Au loin, les lueurs du port et la promesse des vrais bateaux. Il pensait voyager sur un gros navire en fer, stable, sûr. Les économies accumulées chez Abdel Karim lui permettent de se payer un aller simple en Italie, en Zodiac pneumatique de huit mètres de long, trois mètres de large. Pour un bateau en bois, il aurait dû verser 3 000 *dinars* (1 890 euros) et 200 de plus pour l'option gilet de sauvetage. Résigné, il avance en fil indienne.

Au moment de monter à bord, perdu dans la foule, il tourne les talons dans un silence électrique. Il comprend son désarroi et la question qui traînait en lui depuis quelques semaines vient de trouver une réponse. Rentrer en Guinée devient, en une fraction de seconde, une priorité absolue. Il doit tout raconter à sa mère et demander pardon. Vivre ! Se reconstruire. Sur ce rafirot usé où s'entassaient les clandestins, la chance de survie est minime. Il sort du groupe et prends la direction de l'obscurité, mais un passeur le rattrape et lui plante le canon de son fusil automatique sur la nuque : « tu vas nous balancer fils de pute ? Monte ! »

Le bateau quitte la plage. À bord, soixante-dix personnes serrées les unes contre les autres, têtes baissées, cramponnées à ce qu'elles peuvent — boudins gonflables, cordes, sac à dos. Les pleurs, les prières et le plus traumatisant : les gémissements des enfants. Emmitouflés dans des écharpes, comme des animaux sauvages, ils sentent le danger, la mort toute proche.

À cent mètres du rivage, le capitaine libyen donne la barre à un Africain. Menaçant la foule avec son arme, il rejoint le petit bateau gonflable accroché au bout d'une corde. Les migrants, à la dérive sur l'étendue azurée, regardent le seul homme sachant manœuvrer un bateau rejoindre la plage de Sabratha.

La nuit les entoure avec frayeur. Tout autour d'eux, seulement l'immensité noire. L'obscurité épaisse de la mer et dans ses bras, au creux de plusieurs vagues, des millénaires d'Histoire. Ces dix dernières années, cinquante mille migrants ont disparu dans la Méditerranée. Corps flottant entre deux mondes. Visages violacés. Bouches grandes ouvertes. Voyageurs

défigurés. Mères aux figures rongées. Comme le désert, l'étendue infinie est meurtrière. L'unique différence ? Les cadavres sont emportés sous la surface, ils ne périssent pas en plein soleil, bouffés par les charognards.

Le zodiac file loin de Tripoli, laissant derrière lui, la chaleur de la Libye. Les souvenirs sont frais. Les atrocités, encore palpables. Il y a les cicatrices visibles — coups de machettes, bras cassés, impact de balles, coups de couteau, nez écrasés, etc., et les invisibles, plus dures à soigner. Les souvenirs de Kadiatou et l'image de Paul sont pour Moussa des poids de responsabilité terribles. Il se sent assassin. Il aurait voulu échanger sa place, offrir sa vie contre la mort de son neveu et de sa sœur.

Ils ont tous fui une Afrique Subsaharienne soit en guerre, soit en crise. Leur seul but étant de gagner de l'argent pour envoyer à leurs familles ; sauver leurs parents avant de penser à eux. Sauver un peuple.

Au bout d'un moment, les lumières de la côte disparaissent, les visages se creusent, stupéfaits. Même les enfants se taisent — seul le tumulte du moteur - ronronnement bruyant et fatigant — inonde les tympanes. Sous un plafond anthracite, une rumeur : ils seront bientôt dans les eaux internationales.

Tel est leur destin, exodus. Sur le dos bombé de la mer, tous ont conscience de la valeur de leur vie, quasiment nulle. La nature, féroce, s'exprime par salves de vagues violentes. Moussa se cramponne aux cordes du bateau de fortune. Le cerveau farci de visions épouvantables. Sans cesse, il songe au petit corps de Paul et à celui de sa sœur. Bouffée d'angoisse : il ne reverra plus jamais Kadiatou. L'eau bondit sur eux comme si elle voulait les attraper et les attirer dans ses flots dans un va-et-vient incessant. Sans gilet de sauvetage, ils s'agrippent les uns aux autres en espérant que cette énième étape sera bientôt un mauvais souvenir, épreuve obligatoire pour fuir le Moyen Age.

Une nuit sans étoile, sans lune, sans âme, sans pitié. Une femme, à proximité des passeurs, prise de démence — les yeux hantés — se plain d'être assise dans une flaque d'eau de mer (accumulation des éclaboussures à l'intérieur du canot pneumatique) mélangée avec l'essence renversée au fond du bateau. Elle exhibe ses anciennes plaies aux jambes (l'exposition prolongée à cette association toxique provoque des brûlures chimiques) et exige de recevoir une meilleure place. Des types, sûrement des proches, s'en mêlent et une bagarre éclate pour qu'on lui libère un petit espace. Les poings pleuvent. Un gars sort un flingue et tire en l'air. L'écho de l'arme stoppe tout élan de violence. Il rappelle à la vie que cet appareil froid peut tristement donner la mort en quelques centièmes de secondes. L'évidence est brutale. Une fois blessés par balle, les hommes ne sont bons qu'à nourrir les requins.

Chancelant sous un rideau de larmes, Moussa n'en mène pas large. L'humidité et le froid pénètrent sa peau comme une bactérie. Ils grignotent chaque centimètre carré. Il sent ses membres ankylosés ; paralysés, engourdis. Il grelotte, le visage blême.

Le jour se lève et dans un autre moment moins tragique, tous se seraient extasiés d'un tel spectacle, mais aujourd'hui, la beauté de l'aurore se travestie en clarté glauque et inquiétante. La lumière bleu pâle grimpe au plafond.

Bien vite, les nuages dérivent en silence et tous comprennent leur situation ; habitants perdus sur une coquille de noix en pleine mer. Aucune terre en vue. Aucun bateau. Aucun espoir. Plus personne ne crie, personne ne se plaint. Tous ont remis leur sort entre les mains du seigneur, prêts à mourir, les poumons pleins d'eau, dans le silence du monde. Seul le bruit du moteur apporte à cette matinée, un souffle. Un espoir. Seule cette mécanique peut à présent les sauver de cet enfer où trop d'innocents ont péri avant eux.

La mer est peinte d'une couleur ardoise. Moussa, de temps en temps, jette un œil, espérant croiser une terre, un salut. Rien, hormis cette étendue d'eau infinie. N'a-t-il pas assez souffert ?

Le moteur hoquette et s'arrête, net. L'Africain tire sur le lanceur jusqu'à ce qu'une fumée grise s'échappe. Silence de mort. La réalité explose aux oreilles de Moussa : ils vont crever comme des chiens, des chiens enragés qui s'entretuent avant de se balancer à la flotte.

Bondé, le pneumatique tangué et croule sous le poids des réfugiés. Dans leur malheur, la nature se réveille ; les oscillations de la mer sont de plus en plus fortes. Le désert méditerranéen devient chaotique. Pour agrémenter ce drame, le ciel évolue rapidement. Au loin, une formation de nuages menaçants, gris, noirs. Bientôt, tout le dôme bleu semble torturé, fracassé. Son équilibre est instable, trop fragile, prêt à craquer. Au large, immobile, les passagers du bateau regardent le ciel et prient. Autour de Moussa, les visages sont à la fois durs et graves. Les versets répétés à voix haute deviennent légions. Moussa jette un œil par-dessus le canot et scrute la masse d'eau noire profonde, il croit entendre une voix sortir de la mer.

## 16.

L'eau tombe par rafale, puissante. Un courant glacial gonfle les chevelures. Deux types tentent désespérément de réparer le moteur quatre temps Yamaha. À l'horizon, une zone brumeuse, des vagues de plus en plus hautes. Aucun bateau en vue, aucune terre et déjà une fine couche d'humidité qui se dépose sur les visages. Moussa regarde l'ancre flottante - au bout d'une corde, à quelque centimètres sous la surface, une poche plastique pleine d'eau ralentissant leur dérive.

Le ciel gronde, les premières gouttes d'eau s'écrasent sur les visages. Puis la pluie est si intense que Moussa ferme les yeux et blotti son visage entre ses mains. À ce rythme-là, ils couleront dans une heure. Des hommes vident l'embarcation avec des récipients de fortune, mais la tâche est infinie, titanesque. Le vent s'intensifie. Les vagues gonflent. L'estomac de la nature gargouille. Moussa voudrait crier. Cracher toute sa haine et sa culpabilité. Pourquoi avoir brisé sa famille ? Des larmes roulent sur ses joues, mais elles se confondent avec la pluie. Il regarde l'eau et un moment, il pense abandonner. Se jeter dans les flots et se laisser couler comme une pierre dans ce liquide froid. Plonger dans cet antre du mal pour les marcheurs qui ne savent pas nager.

La tristesse s'est transformée en peur et la peur en terreur. Les bras s'agitent pour vider le bateau. Les visages sont durs, creusés par la folie et la fatigue. Les enfants ne parlent plus, ne pleurent plus. Le fatalisme s'est abattu sur eux. Sur tous. S'ils ne meurent pas noyés, ce sera de faim. Tous ! C'est classique dans un huis clos. S'ils survivent à cette tempête, des mâles dominants voudront s'autoproclamer chefs. D'autres ne seront pas d'accord et s'en suivront des duels sanglants.

Un homme dans cette ivresse de la perte affirme vouloir essayer de réparer le moteur. Invités à rejoindre l'arrière du bateau, les autres, à l'image des flots se retirant face à Moïse, se poussent pour le laisser passer. Maigrelet, il pose ses pieds avec douceur, évitant les jambes, les bras et les têtes des plus fatigués.

Fier, il entreprend un nettoyage minutieux. Les deux autres tendent un morceau de plastique au-dessus de sa tête en guise de parapluie de fortune. Un éclair déchire le ciel, jaune vif. Des cris dans le bateau. Les plus superstitieux hurlent jusqu'à devenir hystériques. Une détonation calme les ardeurs. Le grondement rauque du ciel répond à l'arme humaine. L'homme debout, le bras tendu, le flingue dans la main tremble comme une feuille morte. Une vague énorme se forme et rampe jusqu'à leur coquille. Elle s'arrondit. Plus elle avance et plus elle grossit. L'Africain s'agite sur le moteur avec une efficacité époustouflante. Le zodiac commence à monter sur les flots. L'eau dans le bateau s'accumule sur le point le plus bas. Les gens s'accrochent. Prises. La fin est proche.

Le mécanicien improvisé tire sur le lanceur et le moteur toussote. La seconde suivante, le bateau pneumatique s'arrache de l'aspiration de la vague. Le voyage vers l'inconnu reprend. Sans

l'intervention du quadragénaire, la fin était évidente. Des regards chaleureux tombent sur cet homme, modeste, déjà recroquevillé dans un coin.

En fin de journée, la pluie cesse et les rais de lumière déclinante transpercent les nuages. Au-dessus de l'horizon, un bloc de ciel bleu chasse le brouillard.

## 17.

Personnes vulnérables, hommes, femmes et enfants, dont trois de moins d'un an. Des visages osseux marqués par l'angoisse, détruits par les souvenirs. Des traits creusés au silex. Des avant-bras en lame de couteau. Des gens terrorisés, blessés, affamés, en état d'hypothermie, sont arrivés sur le *Rio Segura* — le navire militaire de l'agence européenne de garde-frontières et de garde-côtes Frontex (l'Italie, premier pays d'Europe sur leur route, est encore à des centaines de kilomètres). C'est le M.R.C.C. de Rome (Maritime Rescue Coordination Centre), le coordonnateur des opérations au large de l'Italie qui a appelé le navire espagnol.

Yeux plissés sous le soleil écrasant, les sauveteurs du *Rio Segura* se relaient pour évacuer les soixante-dix personnes. Ils enchaînent des gestes précis, procédures mécaniques. Les femmes ont le regard vide. Les hommes sont choqués. Tous transférés par petits groupes à bord du monstre d'acier. Ils délaissent leurs objets personnels — téléphones, papiers, armes, etc. Les hommes au second étage, les femmes et les enfants au premier. Tous sont interrogés sur leur âge et leurs pays d'origine avant de réaliser une visite médicale.

Comme des soldats sortant d'une tranchée, épuisés, les plus jeunes lèvent les bras, victorieux. Les blessés boitent en se tenant aux parois. Les femmes avancent les visages baissés, sans expression. Tous retrouvent un soupçon d'humanité, mais les blessures sont profondes. Même s'ils sont soulagés d'abrèger la souffrance de la perte — ce long voyage sans eau ni nourriture — ils conservent dans leur for intérieur ces images traumatisantes.

À chaque sauvetage, Emmanuelle Velasquez, la sage femme médecin à bord du *Rio Segura* constate que le passage par la Libye laisse des traces physiques et psychologiques sur toutes les femmes — viols, prostitutions, esclavages. Emmanuelle identifie les jeunes femmes qui voyagent seules ou en groupes. Pour elle, ces gamines sont piégées ; victimes d'un réseau de proxénètes qui ont payé leurs voyages dans le but de les exploiter en Europe. Selon l'Office pour les Migrations Internationales (OIM), 80 % des migrantes d'origines nigérianes arrivées par la Méditerranée en Italie sont victimes de trafic sexuel. Beaucoup sont tombées dans le piège de ces réseaux de trafiquants avant même de quitter leur pays, la plupart étant issues de Bénin City. Emmanuelle les invitera à passer des tests de dépistage du VIH et de l'hépatite. Lorsqu'elle sent une légère confiance, elle les invite aussi à dénoncer leurs proxénètes, à les accompagner pour s'en sortir. Moussa est éccœuré. Les histoires de ces gamines au cœur de viols collectifs, enfermés dans des maisons de passe, contraintes de se prostituer durant des mois, etc. — lui rappelle sa sœur. Il hurle. On tente de lui administrer des somnifères pour qu'il puisse se reposer, mais il voit des ombres s'approcher. Elles sont bigarrées, d'une couleur étrange — dégradé de gris sombres. Emmanuelle Velasquez prend en charge Moussa à l'infirmerie.

Durant le trajet jusqu'à l'Italie, les yeux grands ouverts dans un lit, il entend les propos d'une Nigérienne, allongée sur une autre couche. Elle se confie à une infirmière. Pleine de sanglots, la voix est hésitante : « la magie noire a été invoquée. Si je déçois, je subirai la malédiction jusqu'à la fin de mes jours. Je n'ai pas le choix. »

## 18.



À terre, les femmes et les enfants sont envoyés dans un institut catholique, les hommes sont incarcérés en attendant de trouver une solution et les mineurs étrangers non accompagnés, « minori stranieri non accompagnati » sont envoyés dans un centre spécialisé. A priori, une fois reconnus judiciairement mineurs, ils bénéficieront d'un permis de séjour en vue de leurs gardes juridiques.

Avec d'autres jeunes issus du même rafiot, Moussa — les cheveux hirsutes, les ongles noirs et ébréchés — enchaîne les rendez-vous médicaux. Il ne comprend pas la langue italienne et les gestes furtifs théâtralisés du psychologue sont comme des arabesques invisibles représentant un langage inconnu. Moussa rêve. Dans une totale incompréhension, il se contente de hocher la tête, de suivre les instructions. Traumatisé par la folie des hommes, il reste continuellement en appui, prêt à se défendre en cas de changement brutal de comportement. Heureux d'être encore en vie, repoussant l'échec, il dédie chaque pas à sa sœur, à son neveu et à toute sa famille de Guinée. Même si quelques obstacles se dressent face à lui, il se doit de les parcourir pour continuer son exil et envoyer un maximum d'argent à sa mère.

Après Lampedusa, une île au sud de la Sicile, les enfants sont conduits sur le continent et transférés dans un ancien collège. La mairie, face à l'afflux toujours plus nombreux de ces jeunes réfugiés, avait décidé de réquisitionner les bâtiments inoccupés, de les nettoyer et de permettre aux ONG de sauvetage des migrants, un travail d'accueil dans des conditions optimales.

Dans le dortoir, par la fenêtre du second étage de l'internat, Moussa regarde la mer peinte d'une couleur ardoise. À l'horizon, cette masse immobile semble inoffensive. Tout est calme et cette sérénité l'incite à poser ses valises.

Mais la nuit, tout tangué et la foule bruyante autour de lui l'étouffe. Son lit est perdu dans un océan noir et immense, un désert de silence. Ils reviennent par milliers. Silhouettes osseuses et mains d'enfants tendus en avant. Des lianes vertes et marron, épaisses, gluantes. Des trous d'eaux sombres d'où jaillissent des piques pointues. Un bouillonnement particulier dans les coins, au centre, partout. Autour de lui, sous le lit, à côté. Des insectes grouillants, affamés. Des cicatrices sur la surface de l'eau comme si dans ces masses noires, des choses étranges rampaient dans le fond ; marchaient en cherchant une issue, les bras tendus ; zombie des abysses ; squelettes sans frontières, sans identité. Bloqués entre le ciel et la terre et la terre et l'eau. Le moindre des mouvements arrachent d'incroyables souffrances. Immobile. Une ombre approche, tend un doigt. Tout près. À quelques centimètres. Haleine fétide. Grosse respiration. Moussa hurle.

Les éducateurs, inquiets de son état de santé, désirent l'aider à construire un avenir en Italie, mais la barrière du langage appuie la singularité de ses différences et Moussa désire aller en France.

Le soir, il rejoint le groupe dans la salle du foyer et comme eux, il fume des cigarettes. Pour Moussa, les premières bouffées sont âcres et surprenantes (il ressent même un léger vertige, agréable). Il tousse et cela fait rire les autres. Les bouteilles d'alcool circulent, une musique américaine très rythmée lie la petite assemblée dans une joie certaine. Certains se lèvent et dansent, mal, suivis par d'autres. Ils bougent les mains tels des robots. Même une marionnette en pierre aurait été plus gracieuse. Les regards se tournent vers Moussa qui souffle une expression de désarroi. Ils s'approchent tous et l'agrippent par le bras en le contraignant de bouger sur la piste de danse improvisée. Il abdique en s'étirant. Les premières notes agressives explosent dans l'enceinte bluetooth. Moussa saute en l'air, retombe à genoux puis se déhanche durant une minute comme les jeunes sur le port de Kriboty — il tourne sur lui même, saisit ses jambes, tourne sur la tête, fait l'équilibre sur les mains, se dresse droit (en manquant de tomber au sol), se jette en l'air, se désarticule, tombe en position de grand écart et se relève avec les mains. Fin.

Même s'il s'est emmêlé les pieds, sa démonstration est réussie et laisse son public sans voix. La musique s'arrête. Le silence s'étale en longueur jusqu'à ce que l'un d'eux crie en applaudissant, tout de suite rejoint par les autres. Moussa songe aux pas de danse incroyable de sa sœur, aux habits

colorés et à son sourire inaltérable. *Si j'avais su*. Une chape de plomb tombe sur le visage du danseur.

Une partie de la nuit, tel des jeunes ordinaires ressentant le besoin de fuir, ils font la fête en oubliant leurs histoires. Les bouteilles se vident et l'ivresse qui aurait dû les faire couler dans un enthousiasme sûr, se transforme peu à peu en enfer complexe où les pensées sont rongées par des terres de culpabilité, dangereuses. Au détour d'une conversation, ils se reprochent des faits oubliés, enterrés. Des proches abandonnés sur la route, agonisant la bouche ouverte. Des frères massacrés sous leurs yeux. Des gestes lâches, mais des gestes d'enfants luttant pour leur survie. Des masques de souffrance fondent sur ces visages d'adolescents pleins de tension.

Durant la nuit, Moussa se réveille, trempé de sueur. À quatre heures du matin, ils sont trois autour de lui pour calmer ses hurlements qui frôlent la démence. Il se plaint que les démons lui rendent visite à l'arrière de ses paupières. Ils ont une forme vaporeuse, sablonneuse. Ils sont le mélange de ses souvenirs et de son imagination terrible. Ils ont le visage de ces passeurs, la chaleur du désert et la profondeur de la mer ; ils sont géants, sulfureux. La nuit, ils sont de partout tout autour de lui, humides et glauques, certains immobiles comme des étendards d'antiques guerriers. Il ne veut plus dormir.

Quelques semaines déroulent leur ruban de routine et Moussa sent son corps grossir, prendre des forces. Une nuit, sentant le vide dans sa poitrine et la honte traînant autour de lui, il se convainc de fuir ailleurs pour calmer cette douleur d'être, pour enfin sortir de ces nuits agitées peuplées de cauchemars dont le parfum a un atroce arôme de réalité. Dans le miroir, dans le reflet de son bol de cacao, dans le regard des éducateurs dévoués, il voit ce monstre qui a lâchement abandonné sa sœur et son neveu. Il croule sous le poids de la responsabilité et sombre peu à peu dans cette mélancolie triste et froide. Pour oublier cette ronde des pensées, son unique choix, encore une fois : exodus.

## 19.

Sous un rideau de pluie fine, pressant le pas, Moussa pleure. Il ne comprenait pas la langue italienne alors il a repris la route. Pour honorer la mémoire de sa sœur, il devait rejoindre la France. Là-bas, il imaginait communiquer et exprimer son souhait de travailler. Gagner un salaire de manière honorable et l'envoyer en partie à sa famille. Se racheter de ses erreurs, essayer. Se faire pardonner, mais comment oublier ?

Dans la rue, les contrôles d'identités sont moins fréquents, tout le monde paraît libre et heureux. Les femmes sont belles, déambulant fièrement avec leurs jupes et leur beauté. Pas de voils intégral ni de tête baissée. Ces démarches hurlent « bienvenue en Europe ».

Bouche fermée, poings serrés, Moussa marche vite, il ne veut pas être rattrapé par les éducateurs. Il veut fuir. Oublier. Ne pas réfléchir. L'exil a pillé sa vie et, ce cri muet au fond de lui, lui rappelle la peur et le drame. Sa sœur et son neveu, les camps d'esclaves, les viols, les tortures, la mort. Sans effort, les pensées sinistres se succèdent en lui. *Occuper son corps, sans cesse. Ne pas libérer l'esprit.*

Sur le quai d'une gare, habillés avec les vêtements distribués en arrivant en Italie, il passe inaperçu. Il se glisse dans un train pour Rome.

Depuis plus d'un an, il est parti de Guinée et ce périple a laissé dans ses songes des cicatrices indélébiles. Lorsqu'il ferme les yeux, ils sont là, devant lui ; monstre d'eau aux yeux de sable qui bondissent comme des singes ; dents acérées ; des mains comme des machettes ; du sang sous les ongles et un cœur de pierre. Il se frotte le visage et les yeux ouverts, il voyage, la tête contre la vitre. Le paysage défile. Des maisons modernes et des champs agricoles. Une verdure luxuriante, plein d'arbrisseaux touffus.

C'est encore l'hiver dans cette région du globe, mais les températures sont clémentes. Les autres jeunes l'ont prévenu des montagnes incroyablement hautes qu'il faudra franchir pour atteindre la France, de ces températures froides et de cette neige dangereuse. Sans doute dictée par la vanité, derrière l'attitude vigoureuse de ses dix-sept ans, Moussa ne veut pas laisser un peu plus de sa jeunesse au travers d'une route en attendant l'été ; il doit rattraper le temps perdu.

À Rome, il prend une correspondance pour Turin. Sa destination se nomme Bardonnèche.

Quand il descend du train, le froid lui éclate au visage. Il jette un regard circulaire et découvre la population : les mains dans les poches, les regards braqués au sol. Il songe aux siens et ses yeux se gonflent ; il porte en lui le creux de leur absence.

Au détour d'une rue, perdu, il tombe nez à nez avec Ibra, un jeune guinéen plus âgé. Ils se réfugient ensemble dans un chantier désaffecté du centre-ville et se racontent leurs parcours. Celui de Ibra est moins chaotique. Même s'il a connu l'enfermement, la mise en esclavage et la diète, il ne connaît pas la souffrance atroce d'avoir perdu une sœur, un neveu, de se sentir coupable chaque seconde.

Trois mois plus tôt, Ibra a déjà été expulsé de France. Descendant en gare de Menton, des policiers les attendaient et les ont reconduits dans une forêt en Italie. Le gouvernement d'Emmanuelle Macron croulait sous les demandes d'asile et les méthodes illégales devenaient une alternative face à l'urgence de la migration.

Cet après-midi, le ciel est blanc, un blanc pur.

Ibra et Moussa prennent le train et descendent dans la gare de Bardonnèche — station de ski l'hiver, domaine estival l'été — une ville qui semble être battie pour l'accueil ; charmante, petite et douillette.

Un couple, choqué de croiser deux enfants si peu vêtus, perdus, en pleine saison hivernale, leur offrent le gîte et le couvert. Ces Italiens sont généreux, respectueux ; terriblement humains. Dans une petite maison, aux portes de la ville, les deux clandestins sont accueillis comme des rois.

Après souper, dans la chambre mise à disposition, malgré la fatigue, Moussa ne dort pas. Les souvenirs naviguent en va-et-vient et cette nouvelle nuit d'insomnie creuse un peu plus sa folie. Ses lourdes réflexions lui arrachent des sanglots et des hurlements incontrôlables. La lumière éclairée, Ibra lui vient en aide, mais des pensées suicidaires traversent l'esprit de Moussa comme des épées moyenâgeuses. Il ne croit plus en lui. N'a plus de force. Il voudrait sortir de ce corps et fuir en rampant loin. Dans le silence de la honte, il est proche de l'abattement. De la résignation. Vivre ? À quoi bon ? Ibra lui évoque la religion, et lui demande de puiser en lui les dernières forces, d'accueillir encore cette foi qui les a conduits ici, si loin de chez eux.

## 20.

Le lendemain, ils partent avec des provisions et des habits chauds offerts par le couple — bonnets, chaussettes et gants. La route est longue pour éviter les contrôles des douaniers, mais le moral est bon. Ils n'ont pas de carte, pas de boussole, pas de portable, mais possèdent cette volonté qu'ont les rescapés de survivre. Marcher, marcher toute la journée et toute la nuit s'il le faut pour traverser la montagne s'érigeant face à eux.

En rejoignant des départs de randonnée indiqués par leurs hôtes, ils croisent des touristes polis et heureux, d'autres plus méfiants, suspicieux. Ils songent à la police qui doit rôder autour de la frontière, mener des patrouilles pour éradiquer cette migration illégale.

Quand ils perçoivent un homme dissimulé derrière un arbre, un téléphone à l'oreille, les deux Guinéens se mettent à courir.

Quand ils s'arrêtent pour souffler un moment, la neige est partout. Tout autour. Une impression de vide, de désert blanc. Perdus dans un monde de glace infini. Comme dans les grandes

légendes orales racontées par les griots des villages, sans s'en apercevoir, ils ont sombré dans le monde du froid.

L'ascension est périlleuse, interminable. Ils s'enfoncent. Font demi-tour. Recommencent. Escaladent. Soulèvent des gerbes de neiges. Hormis cette masse craquante sous le pas de leurs chaussures, ils sont noyés dans le silence. Jadis, des panneaux indiquaient le chemin de randonnée, mais ils ont été effacés, les inscriptions lâchement grattées aux couteaux. Suivre son instinct. Grimper, toujours plus haut. La neige épaisse confère aux silhouettes osseuses des arbres — troncs nus et blancs entremêlés — une présence fantomatique. Le silence devient étouffant. Moussa s'essuie le visage plein de sueur, il tend la main vers le soleil blanc déclinant doucement, mais il est froid.

À la tombée de la nuit, Moussa s'arrête, de l'écume à la commissure des lèvres. Ils sont montés trop haut pour redescendre et il reste encore trop de marche pour espérer survivre. L'idée de mourir gelé devient une réalité. Ils évitent de croiser leurs regards, plein d'effroi. Les ombres obscurcissent leurs silhouettes accompagnant le soleil dans sa descente. Bientôt, ils sont dans l'obscurité complète, abandonnés.

Le ciel vire au noir anthracite. Ils allument leurs lampes de poche et ces lueurs tremblotantes, mettent en avant ces décors blancs irréels et cette indifférence de la nature à leur égard. Ils sont perdus dans les ténèbres, glacés. Le froid les enveloppe, le vent réveille des tourbillons de neige. Ils vont crever, là, cette nuit, dans le silence et l'oubli.

La gorge sèche, les visages gelés, ils continuent, déterminés.

– Courage ! on doit y arriver, lâche Ibra.

– Je sais pas si je pourrai, rétorque Moussa dans un nuage de buée.

Depuis quelques heures, l'air s'agrippe aux poumons comme la givre sur une vitre. La fatigue. La mort de tout espoir. Les lueurs mettent en valeur ce blanc laiteux omniprésent et à force, Moussa souhaite s'allonger dedans. Offrir son corps à la morsure du froid et se transformer à son tour, en corps de glace. Les pas sont hésitants. Moussa souffle. Il ne bouge plus. Il a pris sa décision, tant pis pour l'honneur de sa famille.

## 21.

Ils ont passé la nuit dans une grotte. Ils avaient trouvé une entrée sous un rocher, un trou, sec et chaud. Ils avaient allumé un feu à l'entrée et avaient plongé dans l'histoire en revivant l'âge des cavernes.

A six heures du matin, une lueur dans le ciel, ouvre une porte entre deux mondes. L'espoir d'un lever de soleil qui les sauvera. Une épaisse cicatrice rose orangé découpe le ciel. Le monde évolue. Le jour mange la nuit en effeuillant son obscurité. Ils sortent de leur tanière comme deux animaux. La boule de feu s'élève au ciel et leurs ombres sur la neige s'agrandissent peu à peu. Les rayons du soleil rebondissent au sol et jaillissent dans leurs pupilles. Aveuglés, ils découvrent qu'un peu plus de neige recouvre les reliefs. Au sol, le soleil transforme cette masse immaculée en miroir. Le froid leur coupe la respiration, ils avancent en silence.

Aucune trace de pas. Aucune habitation à l'horizon. Rien que du blanc et des montagnes. Puis des empreintes. Des animaux sauvages, par dizaine. Ils étaient tout proche, prêt à bondir pour les dévorer. Moussa a soudain très peur. Perdu dans cet endroit cerné par un désert gelé, il faut continuer de grimper jusqu'au col de l'Échelle pour rejoindre la France, mais il n'a plus de force. Puis il sent une présence, comme des yeux qui les observent. Tout lui revient en mémoire. La nuit dernière, dans la pénombre luisante, mouvante, il y avait ces bêtes. Il pensait sombrer dans la folie, mais tout était réel. Ils étaient encerclés par des charognards et sans la détermination d'Ibra ils seraient morts.

Terminant leurs provisions, ils entament une ultime ascension avec une rage certaine. Bientôt, des arbres par centaine. Des troncs s'érigent comme des rois, fiers. Des sapins aux aiguilles vertes, claires, sombres et toujours autant de neige. Le décor est un peu plus angoissant. Derrière chaque tronc, peut être une bête féroce pour se blottir, affamée. Ibra trouve une plaque indiquant le chemin pour le col de l'échelle et cela leur offre une force supplémentaire. Ils franchissent les derniers kilomètres de l'ascension sans s'en apercevoir et arrivent au col, incrédules.

Face à eux, le panneau « Col de l'Echelle — 1762 mètres ». Ils tombent dans les bras l'un de l'autre. La France est à portée de bras. Un avenir est encore possible.

Aujourd'hui, les jeunesses identitaires ne sont pas présentes et ils passeront aisément le col pour rejoindre le premier petit hameau chaleureux français. Ils arriveront avec des crampes, des engelures, des souffrances horribles. Seule l'énergie du désespoir leur a permis de survivre. Ils descendront doucement vers les habitations, vers ce petit coin de paradis — des chalets avec des cheminées fumantes. Névéche. Des habitants bienveillants les accueilleront et les mèneront au centre d'hébergement de Briançon le lendemain.

S'en suivra un combat colossal pour prouver leur minorité. Sans papiers, ils ne pourront pas travailler et devront accepter le placement en foyer ou en hôtel ou nulle part. Sans logement, sans nourriture, sans la possibilité de recevoir une fiche de paie, ils devront survivre... Malgré les camps, les sévices, les marches, les traversées, etc., les plus grandes difficultés débutent en France, car elles sont irréelles : racisme, remise en cause de l'âge, menaces d'expulsion quotidiennes, indifférence du peuple, violences en foyers, impossibilité de travailler légalement, etc. Beaucoup rêveront de retourner en Guinée pour expliquer à la jeunesse cette supercherie ; dans ce royaume de l'apparence, cette soi-disant liberté-égalité-fraternité, l'être humain n'est pas égal et l'étranger est un animal. L'indifférence tue.

Moussa était trop jeune pour comprendre que tout est politique, subvention internationale, vente d'armes, politique internationale, égocentrisme et palais royal.

Moussa s'est donné la mort le 8 août 2019.

## FIN

Depuis cinq ans, les mineurs isolés sont de plus en plus nombreux en prison. Aux yeux des autres, ils ne sont que des migrants. Pour eux, pas de cantine, pas d'argent, pas de visite aux parloirs. Rien. Ils sont des bouées en pleine mer qui ne portent personne. Ils survivent seuls au gré des courants. Ils flottent en attendant de toucher terre, mais l'océan est grand et la réalité sans pitié.

J'ai passé beaucoup d'heures d'atelier avec Moussa. C'était un gamin attachant, drôle et plein d'énergie. Certes, il dormait souvent, allongé sur un tapis, mais il avait une dérogation. La nuit, à cause des démons qui lui rendaient visite, il ne fermait pas les yeux. Son addiction à l'alcool et aux stupéfiants était une réalité, mais ce gamin était une perle rare. Un bon danseur, un grand rigolo. Un bon gars.

Nous sommes le 26 juillet 2019. Hier, la plus grande tragédie de l'année a eu lieu en méditerranéen. Entre 150 et 400 migrants ont disparu. Lorsque j'entends le discours de certaines personnes, je perçois l'écho du bruit des bottes qui devaient arpenter les ruelles de Berlin en 1940. J'ai cruellement honte d'être humain.

*« Le sommeil de la raison engendre des monstres » [Goya]*

## Conclusion

À la question, pourquoi j'aime tant animer ces ateliers, j'ai trouvé la réponse. Ils permettent aux jeunes de partager un moment convivial, de s'écouter, de renouer avec l'autre et de se projeter dans l'avenir (beaucoup n'ont plus d'espoir). Par l'écriture participative, nous arrivons à oublier la réalité, à rêver et je suis un grand rêveur.

Je ne suis pas psychologue, ni travailleur social, mais j'ai remarqué qu'en formalisant des pensées, en utilisant le langage (à l'oral comme à l'écrit), la violence s'éloigne. Comme un enfant de deux ans qui ne peut pas parler et qui frappe, ces jeunes ne trouvent pas les mots. Agencer des phrases pour formuler ses pensées et ses émotions est une manière, comme la boxe, d'évacuer la brutalité.

Chers lecteurs, il est l'heure. Souriez, parlez-vous, écrivez et relativisez tous les jours. « Allez tous vous faire aimer ! » et rappelez-vous, comme le chantait IAM, « Nous ne sommes pas tous nés sous la même étoile ».